

LES ANARCHISTES EXPROPRIATEURS

ARGENTINE 1919 - 1936



Severino Di Giovanni

Cette brochure est la reproduction – moins les quelques illustrations – du livre *Les anarchistes expropriateurs*, édité par l'Atelier de Création Libertaire (ACL – Lyon) en septembre 1995, comprenant la traduction d'un texte d'Oswaldo Bayer, une introduction et un prologue rédigés pour l'occasion. Le texte est extrait de *Los anarquistas expropiadores y otros ensayos* publié en 1986 (la première édition date de 1975) par Oswaldo Bayer. Journaliste, historien et écrivain « gauchiste » argentin, Bayer a publié plusieurs articles et livres traitant du mouvement anarchiste dans l'Argentine du début du 20^{ème} siècle. Plutôt « anarchophile » qu'anarchiste il est – par défaut – une référence par ces nombreux travaux. Nous y avons ajouté quelques notes et nous sommes – difficilement – abstenus de faire des commentaires sur les remarques de l'auteur ! Chacun saura faire le tri... Un de ces ouvrages, *La Patagonie rebelle* a été traduit et publié par l'ACL en janvier 1996. Un autre texte, *Simon Radowitzky martyr ou assassin ?* est actuellement en cours de traduction (mais rien à voir avec ACL !)

Cette brochure, et quelques autres déjà éditées ou à venir, est publiée comme complément à un futur bouquin sur l'anarchiste russe Simon Radowitzky, auteur en 1909 de l'assassinat du chef de la police argentine.

nagan@riseup.net

Argentine, 19 mai 1919 : première attaque à main armée, perpétrée par ceux qui s'appelleront eux-mêmes « les anarchistes expropriateurs ». Le 11 août 1933, le dernier d'entre eux encore en liberté est tué par un policier. Les autres avaient subi le même sort auparavant, ou bien ils étaient emprisonnés pour de longues peines, voire fusillés. Certains ont réussi à se réfugier à l'étranger.

Une époque se termine, peu connue des Européens. Des Italiens, des Espagnols sont une nouvelle fois un trait d'union entre deux continents (Buenaventura Durruti, bien sûr, mais aussi Ascaso, Jover et bien d'autres). Pendant une grosse dizaine d'années, ce mouvement dérangera l'ordre établi, et l'ordre militant : les autres courants libertaires, les autres courants révolutionnaires se démarqueront presque tous de ce mouvement illégaliste. Le rappel des faits historiques nous a paru intéressant. Il s'agit là d'une part importante de l'héritage de notre mouvement et nous pensons utile de le faire connaître. L'histoire du mouvement anarchiste s'est construite sur le syndicalisme d'action directe, sur des mouvements communistes-libertaires, des luttes antimilitaristes ou individualistes, et aussi dans les attentats, les actions illégalistes. Nos compagnons sud-américains sont là pour nous le rappeler.

Compagnons ? Oui, bien sûr, compagnons. Argentins, Espagnols, Italiens, Russes ou autres, ces anarchistes expropriateurs sont tous des militants libertaires. Leurs méthodes ? Elles furent condamnées par la majorité des anarchistes (intellectuels, anarcho-syndicalistes, militants). Pourtant, l'usage des armes était fréquent à cette époque. On avait la gâchette plus facile qu'en Europe aujourd'hui ! Les affrontements entre militants d'extrême droite (comme la Ligue patriotique argentine) et les anarchistes tournaient souvent en bagarres, avec échange de coups de feu. Les grèves étaient aussi l'occasion de pressions sur les non-grévistes pas toujours très... démocratiques. Ceux qui ont lu le bouquin de Claire Auzias sur les libertaires à Lyon pendant l'entre-deux-guerres ne pourront s'empêcher de faire un parallèle avec les syndicalistes lyonnais des années 30. L'époque était rude, les méthodes aussi. Même si la situation était sans doute encore plus exacerbée en Argentine. Quoi d'étonnant, dans un tel contexte, que certains libertaires aient décidé d'aller plus loin dans l'usage des armes. Pour se procurer de l'argent le plus souvent. Qui servira la cause, jamais à l'enrichissement personnel.

Les anarchistes expropriateurs se sont assez vite trouvés isolés, soutenus uniquement par quelques groupes activistes, partisans de l'action directe. Le soutien aux anarchistes emprisonnés pour délit d'opinion est évident pour tous. Quant à ceux qui sont accusés de délits de droits communs, ils se retrouvent souvent bien seuls. Osvaldo Bayer décrit tout cela minutieusement. Chacun pourra se faire une opinion à partir de ces lignes passionnantes. Ce qui me frappe, au-delà des faits historiques, c'est la permanence de certaines analyses face aux actes : condamnation irrémédiable, soutien en niant la réalité des faits (« *ils sont innocents, ils n'ont pas fait cela* »), soutien inconditionnel, en général minoritaire. Chaque situation est bien entendu spécifique, et chaque analyse trouvera son cortège d'arguments pour ou contre la violence. Tous les anarchistes s'accordent pour condamner le terro-

risme (c'est-à-dire tout acte qui vise à imposer une terreur à des individus, qu'il soit perpétré par une ou plusieurs personnes) sans aucune ambiguïté. Il est bien clair que la terreur ne produira jamais une société libertaire. Le terrorisme est un acte anti-libertaire par nature.

Dans le cas des anarchistes expropriateurs, nous sommes loin du terrorisme. Il s'agit d'une violence visant des objectifs précis (banques, prisons), qui a entraînés une escalade bien prévisible (vengeances, évasions, meurtres). Pouvait-il en être autrement ? La solidarité humaine que génère ce type de situation, augmentée par la solidarité militante des anarchistes, a amené des êtres humains comme vous et moi à organiser des vols (il fallait trouver de l'argent pour soutenir les prisonniers, pour la lutte), des évasions (parfois très spectaculaires), des fuites à l'étranger. En bref, à assumer les solidarités appelées par la situation. On ne trahit pas, on abandonne difficilement, quand on a mis le doigt dans un tel engrenage. Le pénitencier ou la mort sont souvent au bout. Au mieux, l'exil. Un système injuste, violent et répressif ne peut qu'engendrer des mouvements qui répliquent sur le même mode. Faut-il les condamner, les soutenir ? Il n'y a pas de réponse permanente. Seuls les actes appellent une prise de position, qui ne sera pas forcément toujours la même. Quant au bilan historique, il se fait après. Alors, pourquoi s'entre-déchirer ? Parce que seule l'indifférence serait condamnable, car c'est ce qu'attendent les pouvoirs. Les uns répliqueront d'une manière militante plus organisée, avec plus de recul et d'analyse. Les autres persisteront dans une logique de combat révolutionnaire, qui se termine presque toujours en n'étant plus qu'un simple combat. Ces deux positions ne s'excluent pas mutuellement. Elles s'ajoutent. Même si les compagnons se réclamant de l'une ou l'autre ont souvent du mal à se parler, une révolution ne pourra être que l'addition de ces divers refus individuels ou collectifs. Une société libertaire ne se construira pas sur les excommunications mutuelles, mais sur les inventions de chacun et chacune pour contribuer à combattre un système jugé injuste pour tous. Facile à dire, comme ça, à froid. Toute tentation de violence fait appel à l'affectif. C'est l'individu qui s'y implique. Ou qui refuse. Seul. Or les révolutionnaires et les révoltes ont toujours l'affect à fleur de peau ! Ça ne facilite pas les relations...

Chacun s'accordera généralement à soutenir la lutte de tel ou tel militant ou militante qui essaye d'aider nos idées (actions directes diverses) tant que le sang n'est pas versé. À partir du moment où il y a du sang, la frontière est établie. Le sang des révoltés n'a malheureusement, jusqu'à présent, jamais amené une révolution sociale et libertaire. Qu'en sera-t-il à l'avenir, nul ne le sait. Alors, à quoi bon les anathèmes fermes et définitifs, les analyses intangibles, les principes intouchables ?

La révolution que nous appelons de nos vœux, pour demain, dans dix ans, un siècle ou dix mille ans, elle a déjà commencé dans nos têtes. Que ce petit bouquin nous aide à la faire, au côté des révoltés de l'époque, d'aujourd'hui et de demain. Et sans oublier le sang versé en Argentine au cours de cette décennie expropriatrice.

Jean-Michel Lacroûte

- *Los Anarquistas Expropiadores, Simon Radowitzky y otros ensayos*, Osvaldo Bayer, Ediciones Legasa, 1986
- *Los Vengadores de la Patagonia tragica*, 4 tomes, Osvaldo Bayer
- *La Patagonia rebelde*, Osvaldo Bayer,
- *La Patagonie rebelle 1921-1922 : chronique d'une révolte des ouvriers agricoles en Argentine*, Osvaldo Bayer, Atelier de Création Libertaire - Acratie, Lyon, 1996
- *Severino Di Giovanni : el idealista de la violencia*, Osvaldo Bayer, Planeta, Buenos Aires, 1998
- *The Buenos Aires tragedy : the last fight of Severino Di Giovanni and Paulo Scarfo*, London-Berkeley, Kate Sharpley Library, 2004
- *Fuga del penal de Punta Carretas – 18 marzo 1931*, La Turba Ediciones, 2007 [brochure]
- *La Fora, ideología y trayectoria del movimiento orbero en la Argentina*, Diego Abad de Santillán, Ed. Libros de Anarrés. (Utopía Libertaria), Buenos Aires, 2005
- *Anarquistas de acción en Montevideo, 1927-1937*, Fernando O'Neill, Recortes, Montevideo, 1993

À ZIEUTER

- *Acratas : les anarchistes expropriateurs du Rio de la Plata* de Virginia Martinez, Les films libertaires, Paris, 73 mn, 2002
- *La Patagonia rebelde* de Héctor Olivera, 110 min, 1974 [basé sur le livre de Bayer]

L'Anarchie de Domenico Tarizzo (Seghers, 1979) complète cette biographie « Di Giovanni est né d'une famille très pauvre ; intellectuel et ouvrier, il travaillait comme typographe lors de l'avènement du fascisme ; en 1923, il émigre en Argentine. Il écrit et imprime à Buenos Aires, la publication anarchiste *Culmine*, qui contient une rubrique intitulée « Face à face avec l'ennemi », consacrée à la relation d'attentats. (En 1926, n.d.t.) il organisera une grande manifestation pour la libération de Sacco et Vanzetti. Cette fois, on l'arrêtera pour l'explosion d'une bombe à l'ambassade américaine et on le relâchera de nouveau, faute de preuves. Il entrera ainsi en contact avec deux frères d'origine italienne, Alejandro et Paulino Scarfo, avec qui il passera à l'action clandestine. (En août 1927, à l'annonce de l'exécution de Sacco et Vanzetti, n.d.t.) À Buenos Aires, deux bombes éclatent, l'une au monument Washington, l'autre à l'agence Ford. L'ambassadeur des États-Unis fait passer une annonce payante. Il soutient que Sacco et Vanzetti sont deux délinquants de droit commun. Face à cette provocation, les anarchistes partisans de l'action violente (notamment Di Giovanni et les frères Scarfo) réagissent par un série d'attentats. La police les attribue tous à Di Giovanni. En novembre, un fabricant, dont le bon goût n'est pas la qualité dominante, lance une nouvelle marque de cigarettes « Sacco et Vanzetti ». Il s'appelle Gurevich. Une bombe lui fait immédiatement cesser sa production. Le jour de Noël, la National City Bank saute. Deux morts et vingt-trois blessés parmi les clients américains et argentins. Le 3 mai, Di Giovanni fait sauter le consulat italien, centre de dénonciation des antifascistes et des anarchistes : neuf morts et trente-quatre blessés. Peu après, l'anarchiste fait sauter la pharmacie d'un fasciste connu, Beniamino Mastronardi, et la maison d'un tortionnaire d'antifascistes en Italie, le colonel Afeltra. 1931, 1^{er} février : Severino Di Giovanni est fusillé. Il a été capturé au terme d'un combat à coups de feu avec la police. Le jour suivant, on fusille Paulino Scarfo qui, pour partager le sort de son ami, s'est accusé de tous les vols commis par leur groupe. Di Giovanni avait connu Durruti qui lui avait appris la technique du hold-up dans les banques. En 1930, il avait réimprimé les oeuvres d'Élisée Reclus, dans une édition très soignée. La même année, le général Urriburu prenait le pouvoir et commençait à faire fusilier les anarchistes ».

L'illégalisme anarchiste recouvre des formes d'action sociale très diverses : la reprise individuelle et la grève révolutionnaire sont aussi illégales l'une que l'autre. L'illégalisme est une conséquence nécessaire de la critique radicale que fait l'anarchisme à la légitimité de tout système d'exploitation et de domination en vigueur, c'est-à-dire de tout système hiérarchique ou étatique d'ordonnement politique de la société.

En 1886, un hôtel particulier de la rue Monceau à Paris est cambriolé. Quelques jours plus tard, Clément Duval, membre du groupe anarchiste « la Panthère des Batignolles »¹ est arrêté et accusé du fait. Devant les assises de la Seine, Duval défend le droit de tout individu d'opérer la « restitution » à son profit d'une partie des richesses qui, produites collectivement, sont indûment entre les mains de quelques-uns. Sa défense passionnée lui vaut la condamnation à mort. Deux ans plus tard, c'est l'affaire Pini², qui lui aussi a volé pour la propagande. Les journaux anarchistes, du *Père peillard* au *Révolté* défendent les anarchistes cambrioleurs. Mais petit à petit s'instaure une polémique qui va diviser le camp anarchiste de façon constante à chaque fois que ce type d'action illégale sera revendiquée par des individus ou par des groupes.

Paul Reclus approuve « *Dans notre société actuelle, le vol et le travail ne sont pas d'essence différente. Je m'élève contre cette prétention qu'il y a un honnête moyen de gagner sa vie, le travail, et un malhonnête, le vol ou l'estampage* ». Élisée Reclus et Sébastien Faure approuvent aussi. Jean Grave et Kropotkine critiquent sévèrement³.

Le débat se poursuit et se poursuit, même si ses échos se sont assourdis à cause de la faiblesse actuelle du mouvement anarchiste. N'oublions pas qu'à « la reprise individuelle », il faut ajouter la « propagande par le fait », la fausse monnaie, les actes de vindicte ou de vengeance, le tyrannicide, le sabotage, etc. La perspective historique tend à aplanir les différences et à uniformiser tous ces actes sous la dénomination commune d'illégalisme. Parfois, la même réalité sociale les réunit dans la pratique collective d'une époque. Ce fut le cas en Espagne, ce fut le cas en Argentine.

Je crois qu'il faut éviter la fausse assurance des jugements trop schématiques ou manichéens. Dans l'anarchisme, il y a un noyau de valeurs et de principes qui le définissent en tant que tel, mais malgré cela il est bien difficile de parler des anarchistes comme d'une catégorie unique, puisque les différentes conceptions de l'homme et de la société, les différences d'opinions et de tempéraments

donnent du camp anarchiste une vision bien bariolée. Cependant, nous pouvons nous risquer à une certaine généralisation : tout d'abord, les anarchistes – toutes tendances confondues – n'ont jamais contesté le droit individuel à utiliser des moyens dits illégaux, comme « la reprise individuelle » ou vol, par exemple. Ils ont toujours considéré le tyrannicide comme

1 Duval, Clément, *Moi, Clément Duval, baignard et anarchiste*, Éditions ouvrières, Paris, 1991.

2 En 1889, Vittorio Pini, un anarchiste italien immigré en France, est condamné à vingt années de bagnes à Cayenne pour divers cambriolages et actions explosives.

3 Cf. Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Vol. I. Des origines à 1914*, Éditions Maspéro, Paris, 1975. Passim.

hautement moral (Bresci ⁴ ou Angiolillo ⁵) et, en Argentine, un Radowsky ⁶ (qui tua le chef de la police, le colonel Falcon, en 1909), ou un Wilckens (qui en 1923 tua le lieutenant-colonel Varela, massacreur des ouvriers de la grande grève de la Patagonie), ont été revendiqués par tous comme des héros du peuple. Le sabotage, acte illégal s'il en est, a été proclamé arme de la lutte prolétarienne par l'un des premiers congrès de la FORA, et appliqué de façon systématique jusqu'à la dernière grande grève d'un syndicat anarchiste à Buenos Aires vers 1960.

Devant un acte individuel, illégal, comme la fabrication de fausse monnaie, ou violent, comme l'attentat à la dynamite, les anarchistes, dans la pratique et malgré les diverses justifications, se sont comportés de la même façon qu'Elisée Reclus qui, en 1889, après l'expropriation de Pini, jugeait ainsi la situation « *Il est impossible de formuler des règles de morale applicables à tous les cas, comme le faisaient jadis les prêtres et les rois, et comme le font encore les juges et les maîtres d'école. C'est la conscience intérieure qui rend l'acte moral ou immoral. [...] Si celui que l'on qualifie de voleur est en effet un « redresseur de torts », un homme qui cherche la justice, [...] nous devons l'applaudir. [...] S'il en est autrement, si le bonhomme est un simple exploiteur du travail d'autrui [...], on verra bien ce qu'il est, et ses forfanteries ne le sauveront point du mépris des camarades. Tant vaut le caractère, tant vaut l'acte* » ⁷.

Mais l'acte illégal peut devenir non pas un acte individuel isolé mais une pratique, un comportement de groupe et, dans ce cas, le jugement moral ne suffit pas. Dans des situations sociales comme celles qu'a vécues l'Argentine dans les décennies 20 et 30, « l'illégalisme » anarchiste, de l'expropriation à la bombe, devint pour certains une tactique de lutte qui produisit d'âpres divergences au sein du mouvement ouvrier révolutionnaire où pouvaient se ressentir des effets pervers.

Depuis la fin du 19^{ème} siècle, et durant une quarantaine d'années, l'anarchisme a été, sur les deux berges du Rio de la Plata, l'idée-force qu'a porté le prolétariat dans les luttes sociales. L'organisation ouvrière qui le représentait, la *Federacion obrera regional argentina* (FORA) - ainsi que la FORU en Uruguay - devint la colonne vertébrale du mouvement, arrivant à être majoritaire à différentes périodes devant les courants syndicalistes et réformistes qui lui faisaient concurrence.

Si l'on ne prend pas en considération cette implantation de l'anarchisme dans le prolétariat, ainsi que l'existence simultanée de nombreux périodiques et d'un quotidien, l'importance de l'action illégaliste et la virulence de la polémique par elle soulevée ne sont pas compréhensibles.

La chronique de quelques-uns des faits que ce livre retrace commence en mai 1919. Buenos Aires souffrait de la mauvaise fièvre des jours suivant une violente agitation sociale et une répression barbare. L'usine métallurgique de Vasena était en grève depuis décembre de l'année précédente, et l'entreprise avait embauché des gardes armés pour protéger les rares briseurs de grève, ce qui produisit des incidents et des échanges de coups de feu avec les piquets de grève. Le 7 janvier, c'est l'escadron de sécurité de la police (appelé « les cosaques ») qui va protéger un transport de matériel en provenance des entrepôts de Vasena. Les grévistes s'échauffent et une pluie de pierres tombe sur les « cosaques » ; les tirs des deux côtés suivront. Quand la fusillade s'arrête, il y a quatre morts. Le lendemain, les morts sont veillés dans un local socialiste et dans la société de résistance des Métal-

L'essai d'Osvaldo Bayer, intitulé *La Influencia de la inmigracion italiana en el movimiento anarquista argentino*, fournit d'autres renseignements biographiques sur Severino Di Giovanni :

« Parmi les exilés italiens qui arrivaient en Argentine figuraient des anarchistes organisationnistes comme Luigi Fabri et Ugo Fedeli qui y firent de brefs séjours et s'installèrent à Montevideo, et des individualistes. Parmi ces derniers, arriva un groupe qui montra rapidement que, face à la radicalisation du régime politique dans leur patrie d'origine, ils étaient prêts à le combattre également par des moyens radicaux. Le plus décidé d'entre eux, Severino Di Giovanni (né à Chieti en 1901) a inauguré à Buenos Aires une période de violence telle qu'elle peut être considérée comme l'antécédent le plus direct de la guérilla urbaine qui se déploiera avec une ampleur beaucoup plus grande, et sous un autre signe idéologique, dans l'Argentine des années soixante-dix [...]

Le 6 juin 1925 commença de façon quasi innocente le vertigineux cycle de la violence. Ce jour-là, la colonie fasciste italienne fêtait à Buenos Aires le vingt-cinquième anniversaire de l'intronisation de Victor Emmanuel III. La grande fête avait lieu dans le théâtre Colon en présence du président de la nation, Marcelo T. De Alvear, et de l'ambassadeur italien Luigi Aldrovandi Marescotti, comte de Viano. Quand l'orchestre entonna l'hymne national italien, un incident bruyant se produisit : un groupe d'anarchistes, duquel se détachait Severino Di Giovanni, interrompit la fête en lançant des tracts et en scandant : Mort au fascisme ! C'est le point de départ. Tous appartiennent au groupe de *L'Avvenir*, sauf Di Giovanni qui participe au cercle *Renzo Novatore* et publie la revue *Culmine*. Quelques jours plus tard, à l'occasion de la campagne pour Sacco et Vanzetti, le groupe proche de Di Giovanni commence une campagne d'attentats à la bombe contre les locaux des entreprises nord-américaines et le consulat de ce pays. Di Giovanni conservera d'étroites relations avec *L'Aduanatta dei Refrattari* (L'assemblée des réfractaires, n.d.t.) de New York et avec les groupes qui suivaient la ligne de l'individualiste italien Luigi Damiani, tendance à laquelle appartenait Vanzetti. La série d'actions violentes à Buenos Aires et à Rosario culminera avec l'explosion d'une bombe de forte puissance au consulat général d'Italie, qui le détruira entièrement et fera neuf morts et trente-quatre blessés graves. Ces actions et de nombreuses attaques de banque conduisirent à une répression politique indiscriminée contre l'anarchisme italien et local. C'est pourquoi *La Protesta*, le principal périodique anarchiste argentin, et la FORA, la centrale ouvrière, attaquèrent ouvertement le groupe d'individualistes italiens auteur des faits. Cette campagne arriva à un tel extrême que Severino Di Giovanni abattra de plusieurs balles le directeur de *La Protesta*, Lopez Arango après que ce journal l'eut traité « d'agent fasciste » (l'auteur de ce qualificatif fut Abad De Santillan. Plusieurs années plus tard, le même fit courir une version selon laquelle Di Giovanni était un agent communiste détaché en Argentine par Palmiro Togliatti. Voir : *Memorias (1897-1936)* de Santillan, p. 212, ed. Planeta, Barcelone, 1977. Toutes ces accusations sont totalement dépourvues de véracité). »

de l'Ordre social se confie aux hommes du Comité de défense des prisonniers et leur dit en privé : « *Ne vous fatiguez plus les gars. Ils ont appliqué la loi Bazan pour Roscigna, Vazquez Paredes et Malvicini. Ils les ont jetés au fond du Rio de La Plata* ».

Jusqu'à aujourd'hui, ce sombre épisode n'a pu être vérifié. On n'a jamais retrouvé les cadavres. On ne connaîtra jamais toute la vérité. Roscigna, Vazquez Paredes et Malvicini furent les trois premiers « disparus », victimes du terrorisme d'État argentin. Les militaires allaient appliquer cette méthode des milliers de fois sous la dictature de Videla.

Juan Domingo Peron récompensera les mérites du commissaire Fernandez Bazan en le nommant sous-chef de la police fédérale en 1947. Puis il accédera à la voie diplomatique qui, selon Fernandez Bazan lui-même, a toujours été « *sa véritable vocation* ».

Avec la « *Revolucion libertadora* » [Coup d'État qui destitua Peron en 1955], il se retirera et vivra ses dernières années dans la solitude. Avant de mourir, il demandera à être incinéré comme tant d'anarchistes qu'il a combattus. Fernandez Bazan sera le seul fonctionnaire péroniste qui, à sa mort, recevra un hommage de *La Prensa*, signé de Gainza Paz. Dans sa rubrique nécrologique, ce journal fera également l'éloge de la « loi Bazan ».

Nous arrivons à la fin de ce chapitre amer, mais vécu par notre société. L'anarchisme illégaliste a bien entendu existé à cette époque parce que les conditions en étaient réunies. Violence contre violence, une justice pour tous face à l'injustice sociale régnante. Justifions-nous les anarchistes expropriateurs ? Non ! Nous nous sommes contentés d'exposer les faits. Leurs réactions extrêmes étaient-elles justifiées ? La réponse, à notre avis, est nécessairement subjective.

Il y a des employés et des bureaucrates qui passent toute leur vie à supporter les injustices, et il y a des gens qui ont tellement la révolte à fleur de peau que le moindre abus de pouvoir les fait réagir. Il y a ceux qui marchent au pas et portent l'uniforme, et il y a les autres qui n'acceptent pas d'autres contraintes que celles fondées sur la logique, laquelle n'est pas toujours compatible avec la nature humaine. Ces deux attitudes étaient déjà présentes dans les conflits dramatiques de la société rurale du début du siècle. Il y a le péon qui, résigné, courbe l'échine sous la trique du patron, et il y a l'autre qui, au premier coup de fouet, sort son couteau, se fait justice et devient hors-la-loi.

Nous venons de retracer la trajectoire tout à la fois sordide et épique d'hommes qui choisirent un chemin individuel difficile et héroïque, et le suivirent jusqu'au bout, jusqu'à son terme abrupt et définitif. L'histoire ne leur a pas donné raison car les solutions que cherche la société ne pourront jamais être trouvées par des voies individuelles.

Oswaldo Bayer

lurgistes. Lorsque le cortège funèbre se forme, la situation est déjà incontrôlable. Une multitude entourait les cercueils, et nombreux étaient armés. Les armureries et les commissariats sont attaqués. Bientôt, une église brûle. Des barricades sont érigées à différents endroits de la ville. La FORA du V^e Congrès déclare la grève générale, et la FORA du IX^e Congrès en fait autant, à la traîne. Buenos Aires reste totalement paralysée. Aucun transport ne circule, et les rues sont dans le noir. Les vendeurs de journaux décident de distribuer seulement *La Vanguardia* (socialiste) et *La Protesta* (anarchiste).

Vendredi 10, l'armée occupe la ville et commence une féroce répression, à la mesure de la peur qui avait paralysé les classes dirigeantes. Des militaires, mêlés à des policiers et à des bandes civiles se lancent à l'assaut des locaux ouvriers, athénées et bibliothèques. Des milliers d'ouvriers sont arrêtés et torturés ; plusieurs sont confinés dans une île du Rio de la Plata avec parmi eux ceux qui étaient destinés à la déportation, comme le secrétaire de la FORA. On calcule qu'il y a environ mille morts⁸.

La FORA du IX^e Congrès décide l'arrêt de la grève le dimanche 12. La FORA du V^e Congrès maintient encore quelques jours. Le mardi 14, la police perquisitionne le local de *La Protesta* et détruit les machines. Le lundi 20, les ouvriers de Vasena arrêtent la grève et tout revient à la normalité : la FORA anarchiste continue à subir l'acharnement policier qui ferme locaux et journaux, les habitants de la ville retournent à leurs activités, les prisonniers sortent peu à peu des prisons tandis que d'autres y entrent, et les morts restent dans les cimetières.

Durant la répression, un groupe de civils respectueux de la loi, de l'ordre et de la patrie, se réunit au Centre naval sous la direction du contre-amiral Domeq Garcia pour créer la Garde civique qui en toute impunité se lance à la chasse à l'ouvrier et au « Russe » comme on disait à l'époque.

Avec le retour à la normalité, ladite Garde décida de se constituer en organisation permanente : la Ligue patriotique argentine.

Ces faits insurrectionnels sont restés dans l'histoire sous le nom de Semaine tragique ou Semaine de janvier. Trois mois et demi après, le 4 mai, la police interdisait toute la presse anarchiste. Quinze jours plus tard se produisit l'attaque contre les Perazzo dont nous allons lire le récit de Bayer. En juillet, apparaît un nouveau périodique *Tribuna obrera*,

soutenu par quelques sociétés de résistance de la FORA et, en octobre, *La Protesta* réapparaît.

Vers la fin de 1919, malgré la violence répressive, la FORA « du V^e », comme on l'appelait, redevient prépondérante dans le mouvement ouvrier du pays.

Peut-être est-il nécessaire d'expliquer maintenant la présence de deux fédérations régionales appelées FORA. Et leurs différences.

L'origine lointaine s'enracine dans les âpres disputes entre anarchistes et socialistes au sujet du légalisme et de la fonc-

4 Gaetano Bresci est condamné aux travaux forcés en 1900 pour l'assassinat de Humbert 1er, roi d'Italie

5 Michele Angiolillo Lombardi est condamné à mort en 1897 pour l'assassinat du président du Conseil espagnol, Antonio Cánovas del Castillo

6 Simon Radowitzky, jeune anarchiste russe immigré en Argentine, est condamné au bague d'Ushuaia en 1909. Il y restera enfermé vingt et un ans.

7 Élisée Reclus in *Le Mouvement anarchiste en France*. Vol. I. Op. cit. pp. 192-193.

8 Des publications récentes avancent un nombre précis, selon les archives diplomatiques nord-américaines : 1356 morts et 5000 blessés.

tion révolutionnaire de l'organisation ouvrière. La Fédération ouvrière argentine (FOA) est née en 1901 et, dès son deuxième congrès en 1902, la minorité socialiste se retire. Les sociétés de résistance qui restent dans la Fédération comptaient 7630 adhérents ; celles qui s'étaient retirées : 1780.

Ces dernières constituent l'année suivante l'Union générale des travailleurs (UGT). La FOA devient la FORA et, dans son cinquième congrès (1905), elle vote la déclaration dite « finaliste » qui promeut les « *principes économiques et philosophiques du communisme anarchiste* ».

Dans les années suivantes, il y eut de constantes tentatives de fusionner les deux centrales et, en 1909, les socialistes et les syndicalistes⁹ changent le nom d'UGT par celui de CORA (Confédération ouvrière régionale argentine). La CORA revient à la charge en 1914 en décidant l'affiliation en masse à la FORA, et elle obtient que le IX^e Congrès de 1915 supprime la déclaration du V^e sur la propagande du communisme anarchiste. Ainsi est née la FORA du IX^e. Une minorité de sociétés de résistance n'accepte pas la décision et maintient la FORA du V^e Congrès.

La vieille oligarchie conservatrice qui gouvernait le pays perd les élections partiellement « démocratiques » en 1916 face au Parti radical et à son chef Hipolito Yrigoyen qui accède à la présidence de la République en prenant appui sur les classes moyennes et sur un prêche populiste aux contours flous. Bientôt se fait visible une certaine tolérance mutuelle, pour ne pas dire une certaine compréhension entre la FORA du IX^e et les autorités nationales. Pour ne citer qu'un exemple : durant la grève maritime de 1917, les corps de métier qui y adhèrent votent la grève générale, mais les dirigeants de la Fédération acceptent l'arbitrage du chef de la police.

Flexible et courtoise, la FORA du IX^e perd peu à peu la confiance des travailleurs. Les autorités aussi se sont rendu compte qu'il ne fallait pas traiter de la même façon les « syndicalistes » de la FORA du IX^e et les anarchistes de la FORA du V^e. Durant la grande grève en Patagonie de l'année 21, quand le lieutenant-colonel Varela massacra tant d'ouvriers, la FORA du IX^e envoya à Santa Cruz un délégué, Santiago Lazzaro, qui critiqua l'action des camarades du lointain sud et rejoignit la position du gouverneur radical de la province, le capitaine Ignacio Yza, récemment envoyé par Yrigoyen. Le délégué de la FORA syndicaliste tissa des liens d'amitié avec Yza et avec Varela¹⁰.

La FORA anarchiste envoya aussi un délégué, qui était en même temps le correspondant de *La Protesta*. Il appartenait au syndicat du Bâtiment et s'appelait Santiago Gonzalez Dies. Il voyagea clandestinement sous couverture d'un contrat de travail. Peu de temps après son arrivée, il fut reconnu, dénoncé à l'armée et fusillé sur-le-champ.

La Fédération ouvrière de Rio Gallegos, où avait débuté la grève de la Patagonie, cessa ses activités durant l'été de 1921-1922 après les massacres innombrables de ses adhérents. Ce fut l'indignation face à la répression infâme de l'armée argentine – qui avait pris l'habitude de faire creuser leurs tombes à ceux qu'elle allait fusiller – qui arma le bras vengeur de Wilckens, un anarchiste non violent. Indignation dont les effets se prolongèrent à travers Boris Wladimirovich dans l'asile d'aliénés.

Quand à son tour Wilckens fut assassiné dans sa cellule par un membre de la Ligue patriotique, les ouvriers, spontanément, quittèrent leurs ateliers en apprenant la nouvelle. La FORA déclare alors une grève générale illimitée paralysant le pays tout entier. Ce fut

portes de la prison s'ouvrent. Moran respire un grand coup. Il a à peine fait deux pas qu'il est brutalement saisi par la nuque puis par les bras et les jambes et jeté dans une voiture qui part à toute vitesse.

Deux jours plus tard, un berger découvre le cadavre d'un homme sur un sentier de General Pacheco. Il a reçu une seule balle dans la nuque, mais son corps est atrocement mutilé. On a du mal à l'identifier mais c'est bien Juan Antonio Moran, l'anarchiste. On lui a fait subir les méthodes qui seront appliquées plus tard à grande échelle par les commandos assassins de la Triple A¹⁸, sous le gouvernement péroniste en 1974 et 1975.

Son enterrement sera une manifestation de l'indignation ouvrière. Les orateurs crieront « vengeance » le poing levé.

Le 31 décembre 1936, la peine purgée par Miguel Arcangel Roscigna, Andres Vazquez Paredes, Fernando Malvicini et le « capitaine » Paz arrive à son terme.

Cette date est soulignée dans l'agenda du commissaire Fernandez Bazan. Tout arrive enfin. Une délégation de la police, sous le commandement du chef de l'Ordre social Morano, s'est rendue à Montevideo. L'Uruguay a rejeté la demande d'extradition, mais il y a un accord tacite entre les deux polices. À Montevideo, qualifiés « d'indésirables » par la loi, ils seront expulsés vers Buenos Aires. Mais dans le port même de la capitale uruguayenne, les « paquets » sont livrés, bien attachés, à la délégation de Morano. Durant la traversée, ils n'ont pas le droit de bouger. Et, du port, ils vont directement au Département central de la police. Les juges Lamarque et Gonzalez Gowland qui instruisent l'affaire de l'attaque à main armée de Rawson et de La Central vont procéder à l'interrogatoire au Département même car, de là-bas, on ne peut les sortir. Lorsque, faute de preuves, Roscigna, Vazquez Paredes et Malvicini sont relâchés, commence leur dernier voyage. Le « capitaine » Paz, lui, sera transféré à Cordoba où il a une autre instruction en cours. Il sera libéré peu de temps après par des camarades armés qui le tireront d'un commissariat.

Quand le secrétaire du Comité de défense des prisonniers, Donato Antonio Rizzo, et la soeur de Roscigna vont au commissariat demander où se trouvent les trois anarchistes, un fonctionnaire leur répond qu'ils ont été transféré à La Plata. À La Plata, on leur dit qu'ils sont à Avellaneda. À Avellaneda, qu'ils sont à Rosario, à Rosario qu'ils sont au commissariat de Tandil, et ainsi de suite. Ce sera le chemin de croix de la soeur de Roscigna qui aura toujours l'espoir de revoir vivant son frère bien-aimé, mais tout sera inutile. Un jour pourtant, l'espoir renaît : un pêcheur de l'île Maciel a vu descendre d'un panier à salade trois hommes menottes aux poignets, à destination du commissariat du Dock sud. Roscigna marchait devant. Le journaliste Apolinario Barrera, du journal *Critica*, est immédiatement prévenu et publie en pleine page ce titre : « *Roscigna est au Dock sud* ».

C'est probablement un signe pour Fernandez Bazan qu'il faut cesser ces transferts. À partir de ce moment-là, on ne pourra plus trouver la moindre trace des trois militants anarchistes.

Les efforts pourtant se poursuivront : même les groupes libertaires de Barcelone envoient de l'argent pour continuer les recherches. On est presque certain qu'ils ont été assassinés, mais on garde malgré tout un dernier espoir. Jusqu'au jour où, plusieurs mois après leur disparition, un fonctionnaire

18 L'Alianza Anticomunista Argentina est un groupe paramilitaire responsable de plus d'un millions de morts et disparus parmi les militants de gauche, les révolutionnaires ou les syndicalistes.

Ramon Molina (qui travaille au port), Julio Tarragona, Angel Moure, Pedro Blanco et Victor Munoz Recio. Ce sont deux petits groupes, mais ils se battent jusqu'à la fin.

Fin 1932, à l'initiative de Rafael Lavarello et avec l'aide de Moran, Prina, Molina et Gatti, un nouveau tunnel est creusé. Cette fois, il part d'un appartement proche du pénitencier, pour libérer Emilio Uriondo et d'autres anarchistes. Il est encore mieux conçu que celui de Punta Carretas. Il fait 58 mètres de long et atteint la buanderie de la prison. Mais après avoir creusé 23 mètres, ils doivent s'interrompre car tous les hommes impliqués sont surveillés de près par la police. En plus, les moyens matériels commencent à manquer.

Ensuite se succèdent les coups de l'implacable commissaire Fernandez Bazan. Le 19 janvier 1933, Tarragona et Molina sont tués après avoir descendu deux policiers dans la localité d'Aldo Bonzi. Le 16 mars, à Rosario, Pedro Espelocin est tué à son tour, et Eliseo Rodriguez et Armando Guidot sont arrêtés. Le lendemain, à Cordoba, la police réussit à capturer Gino Gatti.

Dans la même période, les frères Prina s'enfuient en Espagne. Le 28 juin, une brigade de la police encercle une maison de l'avenue Mitre à Avellaneda et surprend Juan Antonio Moran endormi. Il n'en reste plus qu'un : Juan del Piano. La police sait qu'il se cache chez des fermiers du sud de Santa Fe. Et c'est là, près de Firmat que, le 11 août 1933, il résistera jusqu'à la dernière balle et sera tué par la police.

Tout est terminé. Il n'y a plus d'hommes dehors pour libérer ceux de dedans. C'est pourquoi, le 7 octobre de cette année-là, les anarchistes prisonniers à Caseros tentent un acte désespéré. Ils ont petit à petit récupéré de l'extérieur des explosifs, des grenades et des pistolets. Ils font sauter un mur et tentent de s'ouvrir un passage jusqu'à la rue. L'opération démarre à 18 h 30. Mario Cortucci (qui fut membre du groupe de Di Giovanni) et Ramon Pereyra (du groupe de Tamayo Gavilan) sont devant et Gino Gatti et Alvaro Correa Do Nascimento (un anarchiste brésilien) plus loin derrière. Ils passent par des grilles et un couloir au milieu d'une fusillade infernale. Arrivé enfin dans la cour extérieure, Cortucci reçoit une balle en pleine tête et meurt. Pereyra fait exploser une grenade qui lui emporte la main gauche. Les gardiens de la prison se regroupent et tirent dans tous les sens, en braquant sur eux leurs projecteurs. Arrive alors le 3^e régiment d'infanterie qui se poste en face de la prison et installe des mitrailleuses. Les anarchistes ne peuvent avancer et se replient sur leur bâtiment jusqu'à ce que cessent les coups de feu. Leur tentative a échoué. Les matons ont perdu trois hommes, un anarchiste est mort et un autre est grièvement blessé. Mais pour les survivants, les conséquences de cette action désespérée seront fatales. Ils finiront pour la plupart à Ushuaia.

Au début de l'année 1935, le pays est calme. Mais Fernandez Bazan ne s'endort pas. Il sait que Juan Antonio Moran et Miguel Arcangel Roscigna sont toujours en vie et toujours dangereux, même en prison. Moran est à Caseros et Roscigna à Montevideo.

Début mai 1935, les juges prennent la décision de relâcher Juan Antonio Moran, faute de preuves. Mais il s'est passé quelque chose d'étrange auparavant. À plusieurs reprises, on a fait sortir Moran de sa cellule pour le faire passer devant plusieurs inconnus qui l'ont dévisagé longuement. Ces hommes sont des policiers en civil.

Le 10 mai, Moran apprend qu'il va être immédiatement remis en liberté. Ses camarades de prison lui conseillent de ne pas quitter le pénitencier sans avoir prévenu un avocat. Mais Moran passe outre. Il signe sa mise en liberté ; en fait, sa sentence de mort. Les

l'un des plus unanimes mouvements que connut à l'époque le prolétariat argentin. La centrale ouvrière qui répondait aux syndicalistes et aux socialistes, auxquels il faut ajouter maintenant les communistes, appela aussi à la grève mais l'arrêta rapidement. Elle ne s'appelait plus FORA du IX^e : l'année précédente, en 1922, elle avait changé son nom en Union syndicale argentine (USA). Ce qui, pour le moins, avait la vertu de clarifier un peu les choses.

Viennent après les grandes manifestations pour sauver la vie de Sacco et Vanzetti, cause à laquelle *La Antorcha* consacra tout son effort et sa passion. Les grèves solidaires se succédèrent, toujours dans un climat de violence policière et, souvent, de réponse armée de la part des militants les plus actifs.

Évidemment, les syndicats de l'une ou de l'autre des fédérations existantes maintenaient des conflits ou des grèves pour des revendications salariales et circonscrites, qui dans le cas de la FORA ont toujours été traitées par l'action directe, c'est-à-dire par les négociations entre la société de résistance et le patron, sans permettre l'intervention des ministères ou l'arbitrage de l'État.

Malgré les désaccords qui étaient apparus au sein du mouvement anarchiste, dont le plus connu est celui entre « antorchistes » et « protestistes », la campagne de solidarité pour Sacco et Vanzetti fut très intense, de 1921 à 1927. La campagne pour la libération de Radowsky ne faiblit pas de 1909 jusqu'en 1930.

Pour donner une idée de l'activité de la FORA à la fin de cette période, nous allons transcrire quelques paragraphes d'un rapport sur l'année 1929 : « *Nous avons commencé l'année avec la grève des boulangers à Buenos Aires, à laquelle participèrent environ sept mille hommes ; avec celle des maçons à Bahia Blanca, à laquelle participèrent environ deux mille travailleurs ; ensuite les briquetiers de Lomas de Zamora, peu après le fameux conflit de la General Motors et puis celui de la maison Thyssen. En février, nous avons eu la grève des maçons à Resistencia, celle des peintres à Tucuman, un arrêt de travail de 24 heures au port contre la Ligue patriotique argentine et l'Association nationale du travail, et des conflits permanents à Avellaneda.*

*Le 14 mai, à Buenos Aires, commence la grève mémorable des maçons... En juillet, à Rosario, se produit le conflit de la maison Minetti... Durant le mois de septembre... »*¹¹ Et ainsi de suite.

9 On entend par « syndicalistes » les défenseurs de la Charte d'Amiens, que les anarchistes argentins appellent syndicalistes neutres

10 Cf. Osvaldo Bayer, *Los Vengadores de la Patagonia tragica*. 4 vol. Les trois premiers édités par Galerna, Buenos Aires, 1972-1974. Le dernier en Allemagne par Ed. Hammer, Frankfurt, 1979.

11 Cf. Diego Abad de Santillan, *La FORA. ideologia y trayectoria*, Ed. Proyeccion, Buenos Aires, 1971, p. 275.

Et le 6 septembre 1930 arrive. Le coup d'État du général Uriburu ouvre « l'ère du sabre militaire » et, à partir de ce moment, tous les douze ans environ, l'armée s'emparera du pouvoir politique par la force.

Les conséquences du coup d'État de 1930 furent terribles pour les anarchistes puisque, en partie, il était dirigé contre eux. Depuis un certain temps, on savait qu'un soulèvement militaire était imminent, mais malgré les efforts de quelques militants tel que Juan Antonio Moran, secrétaire de la Fédération ouvrière maritime, ou Santillan ou d'autres, le conseil

fédéral de la FORA ne voulut pas prendre des mesures ou préparer une riposte, arguant que les ouvriers n'ont rien à faire d'une lutte entre bourgeois, ou entre politiciens et militaires, et que, de toute façon, tous les gouvernements sont l'ennemi des travailleurs.

On ne peut pas savoir ce qui se serait passé s'il y avait eu une résistance. Ce qui se passa en réalité, ce fut la fermeture de tous les locaux de la FORA, mise hors la loi, les persécutions, les déportations, l'envoi des anarchistes au bagne d'Ushuaia. Penina¹², un anarchiste non violent et tolstoïen, fut surpris alors qu'il écrivait un tract contre « le coup d'État » et fusillé immédiatement. On fusilla après Scarfo et Di Giovanni. Trois anarchistes de la société de résistance Union chauffeurs sont condamnés à mort par un tribunal militaire, condamnation commuée en prison à Tierra del Fuego. Plus tard, viennent des procès aux ouvriers boulangers, chauffeurs, briquetiers, accusés d'association illicite du fait de leur appartenance à un syndicat clandestin. Ces procès se soldent par des condamnations à de longues années de prison.

Dans le « procès de Bragado », cent anarchistes qui avaient été arrêtés à différents endroits du pays y sont amenés, détenus et torturés. Trois sont condamnés à perpétuité. Sans oublier, dans ce panorama répressif, l'application de la « loi de fugue » ou loi Bazan. Les *Anarchistes expropriateurs* se termine dans la deuxième moitié de cette décennie. Une autre période commencera alors, marquée par le péronisme et d'autres persécutions contre la FORA et l'anarchisme.

Les années 30 resteront dans l'histoire argentine sous le nom de « décennie infâme », temps durant laquelle se sont combinées dictature militaire et fraude électorale des conservateurs. Avant de la quitter, ajoutons encore deux choses. En ce qui concerne l'anarchisme, c'est à ce moment que s'organisa au niveau régional le mouvement spécifique¹³, c'est-à-dire ce qui sera pour la première fois en Argentine une organisation nationale spécifiquement anarchiste. Le « forisme » s'était toujours opposé à l'organisation spécifique. En 1932, se réunit à Rosario le 2^e Congrès anarchiste à caractère régional, point d'aboutissement des accords pris dans la prison de Villa Devoto durant le gouvernement d'Uriburu. C'est alors qu'est approuvée à la majorité la création de la Fédération anarcho-communiste argentine (FACA), dont le congrès fondateur a lieu en 1935. La FACA, dans son quatrième congrès, en 1955, change de nom et devient la Fédération libertaire argentine, nom qu'elle conserve jusqu'à nos jours.

Une autre chose qu'il faut ajouter, c'est la triste évolution du syndicalisme réformiste. L'Union syndicale argentine (USA) qui, comme nous l'avons vu, avait succédé à la FORA du IX^e Congrès en 1922, fusionne en septembre 1930 avec la Confédération ouvrière argentine (COA), centrale fondée par les socialistes. De cette union naît la Confédération générale des travailleurs (CGT), dont la première action fut de demander la clémence pour les chauffeurs de la FORA condamnés à mort, et ce dans ces termes : « *La CGT, organe représentatif des forces saines du pays, connaissant l'oeuvre de rénovation administrative du gouvernement provisoire et prête à la soutenir dans son action de justice institutionnelle et sociale, au nom de ses adhérents [...] demande, comme acte de clémence, que la peine de mort infligée par le tribunal militaire aux chauffeurs (suit la liste des noms) soit commuée en peine que Votre Seigneurie déterminera. La Confédération est convaincue que le Gouvernement provisoire ne maintient la loi martiale en vigueur que pour assurer la tranquillité publique et l'autorité du gouvernement ; même plus...* »

retourne d'une pirouette et Astolfi le blesse à la fesse. Exténué, notre anarchiste en profite pour éponger de sa main le sang qui l'aveugle, puis continue sa route. Cette fois, il prend par Martin Garcia et arrive dans la rue d'Espana au milieu de la foule du quartier de Barracas.

Les habitants sont étonnés de voir courir ce garçon qui a le diable au corps. Rue d'Espana, il prend jusqu'à Uspallata. C'est à Uspallata et Montes de Oca que commence l'épisode le plus sanglant de ce terrible marathon.

Rue Uspallata, les brigadiers Fernandez, A. Montes et le policier Martinez tombent sur Astolfi et le canardent sans arrêt. Astolfi prend la rue Montes de Oca en sens inverse pour aller vers Ituzaingo, courant en zigzag parce qu'il n'a presque plus de munitions. Essoufflé, il se traîne à présent, lorsqu'il voit venir un autre taxi qu'il arrête, toujours en menaçant le chauffeur. Il essaie de semer ses trois poursuivants, mais ceux-ci montent aussi dans une voiture et le suivent, provoquant une nouvelle fusillade au cours de laquelle au moins trente balles sont tirées. L'une d'elle vient crever le pneu arrière du taxi. Astolfi descend dans le passage Pablo Giorello. Mais là, un autre policier l'attend, qui tente de l'arrêter en lui tirant dessus. Astolfi marque un temps d'arrêt et vise. Il touche à la tête le représentant de l'ordre qui est tué sur le coup. Cependant, Astolfi n'ignore pas que ce passage est une impasse dont il doit sortir immédiatement. Mais ils sont maintenant quatre à sa poursuite. Il y a aussi le policier Tranquilo Perna qui lui tire dessus. Astolfi joue sa dernière carte. En tirant ses dernières balles, il traverse l'endroit même où l'attendent ses poursuivants. Avec la première balle, il tue le policier Perna et profite de la confusion pour atteindre le milieu de la rue. Et c'est à ce moment-là qu'arrive un taxi dont le chauffeur lui dit : « *Monte vite camarade Astolfi* ». C'est un membre de l'Union de résistance des chauffeurs. La chance a voulu qu'il se trouvât sur son chemin. Ils s'enfuient à toute vitesse. Poursuivis par une voiture de la police de la 16^e section du commissariat, ils parviennent malgré tout à disparaître.

Astolfi sera conduit chez Benedicta Settecase de Montana, puis chez Nicola Recchi qui, à son tour, le cachera chez Gino Gatti. Ce dernier le conduira à La Plata où le docteur Delachaux, un ami des anarchistes, soignera ses blessures très graves. Quelques mois plus tard, il est rétabli. Après cette odyssée *portena*, on le conduit à Montevideo qu'il quittera pour Barcelone où il rejoindra Durruti.

Malgré la répression et les pertes, le mouvement des anarchistes expropriateurs se montre encore fort dans les années 32 et 33, principalement à La Plata, à Avellaneda et dans la capitale. À La Plata, ils peuvent compter sur la protection constante et désintéressée d'Antonio Papaleo chez qui les persécutés trouvent refuge.

Ils poursuivent au même rythme attaques à main armée et tentatives d'évasion de prisonniers. L'un d'eux, Eliseo Rodriguez, réussit à s'évader de façon particulièrement astucieuse du cachot, au sous-sol même du commissariat de La Plata. Pedro Espelocin, lui, s'enfuit de l'hôpital où il est interné sous surveillance. Rodriguez refuse la proposition qui lui est faite de passer en Uruguay, préférant rester pour aider un camarade à s'évader. Il rejoint avec Espelocin le groupe de Juan del Piano, de Gino Gatti et d'Armando Guidot. Juan del Piano est un mitron de forte personnalité. Il a deux passions : l'anarchisme et essayer de faire soigner son fils paralysé depuis la plus tendre enfance. Pendant ce temps, les frères Prina de La Plata (Julio et Toni) agissent avec Juan Antonio Moran, Daniel

militaire [Club d'officiers] enverront des délégations émuës. Les groupes proches du nationalisme catholique et l'élite de Buenos Aires, d'Avellaneda et de La Plata y seront également représentés.

L'assassinat est un véritable défi des anarchistes subversifs contre le gouvernement, l'armée et la police. Et les policiers chargés de l'enquête auront carte blanche ; malheureux l'anarchiste tombé entre les mains des autorités ces jours-là ! Le premier qu'ils trouvent à l'occasion d'une perquisition est abattu sans autre forme de procès. C'est Vicente Savarèse, membre du groupe de Tamayo Gavilan. Il n'avait rien à voir dans l'affaire Rosasco.

La police n'a jamais pu découvrir qui furent les assassins de Rosasco, bien qu'elle ait toujours suspecté le timonier Juan Antonio Moran. Il fut d'ailleurs condamné à mort par contumace. Nous publions pour la première fois, dans ce livre, la version exacte de l'assassinat du major Rosasco et les noms des personnes impliquées. Presque 40 ans ont passé, et ce fait est déjà dans l'histoire. Tenter de dévoiler ce qui à ce moment-là fut un vrai mystère a demandé à l'auteur de ces lignes de nombreuses recherches. La vérité historique exige que l'on dise aujourd'hui qui furent les responsables d'un acte qui fut pour eux un geste de justice.

Le 2 mai 1931, la police parvient à localiser un des anarchistes qu'ils recherchent depuis longtemps : Silvio Astolfi, le grand ami de feu Severino Di Giovanni. Astolfi est un petit Italien très blond, insouciant, qui prend la vie comme elle vient. Mais quand il faut tirer, il tire à en faire peur. Il a participé à cent coups, toujours avec cette même insouciance. Mais ce 2 mai, la situation devient plus grave pour ce « Rital ». Il a depuis peu rejoint le groupe de Tamayo Gavilan avec lequel il réalise ce jour-là l'attaque du convoyeur de Villalonga, à Balcarce et Belgrano. Cette attaque, comme toutes celles de Tamayo, se caractérise par la quantité de balles tirées. Dès qu'ils ont l'argent, les anarchistes prennent la fuite par la rue Balcarce. Silvio Astolfi est au volant ; il adore conduire à toute vitesse.

Au carrefour des rues Mexico et Balcarce, un policier alerté par les coups de feu tire sur la voiture des assaillants et réussit à atteindre mortellement un garçon de dix-huit ans, Mornan, qui faisait sa première expropriation et était assis à l'arrière de l'auto. Il touche également Silvio Astolfi à la tête. Celui-ci ne lâche pas le volant malgré le sang qui inonde son front et son visage. Ils s'enfuient ainsi jusqu'à l'intersection des rues Villafane et Ruy Diaz de Guzman où ils s'arrêtent, car ils n'ont plus d'essence. Ils descendent tous. Astolfi chancelle. Son costume est entièrement maculé de sang. Le Chilien Tamayo Gavilan veut l'accompagner, mais l'Italien lui dit « *Sauvez-vous, moi je suis cuit* ». Il s'assied sur le pas d'une porte puis se relève et prend par Villafane jusqu'à Azara. C'est à cet endroit qu'un policier, Maximo Gomez, le trouvera. Astolfi lui tire la langue et se met à cavalier avec le peu de force qui lui reste. Commence alors une poursuite infernale. Il prend par Villafane jusqu'à Diamante puis jusqu'à Ruy Diaz. Pour deux coups de feu que le policier tire, Astolfi n'en tire qu'un pour économiser ses munitions. En passant par Ruy Diaz, il arrive à Martin Garcia où il voit passer un tramway. Il saute sur la plate-forme avant et arrive ainsi à Caseros et Bolivar. Là, il monte dans un taxi en menaçant le chauffeur qu'il oblige à prendre par Caseros jusqu'à Tacuari. Arrivé là, il coupe par Martin Garcia et descend au n° 669 de cette rue où se trouve le bâtiment d'une fonderie. Au moment de descendre, il voit le policier Gomez qui arrive derrière lui. Il se cache alors derrière le pilier d'un portail métallique et pose son pistolet sur son bras gauche pour viser le policier. Celui-ci se

(Pétition adressée au général Urriburu, président désigné par le coup d'État militaire). Cet exemple est suffisant.

Cette CGT se mettra au service du général Peron et, en tant que centrale unique (l'affiliation sera obligatoire et les cotisations prélevées directement sur le salaire), elle deviendra l'une des branches du mouvement péroniste.

J'ai voulu ébaucher ici quelques brèves données de l'histoire de l'anarchisme et du mouvement ouvrier entre le moment de la « reprise » manquée projetée par Boris Wladimirovitch et l'assassinat de l'anarchiste Moran par la police en 1935 et la « disparition » de Roscigna en 1936, parce que je considère que l'action des anarchistes expropriateurs, ou plutôt, des anarchistes qui ont réalisé des expropriations, répond aux conditions de la lutte sociale du moment et qu'elle est intimement imbriquée dans la globalité du mouvement. La grève solidaire, la défense armée, le sabotage, l'expropriation individuelle sont les armes brandies par les anarchistes. Mais, comme c'est souvent le cas, les résultats obtenus ne sont pas toujours ceux que l'on escomptait. L'usage indiscriminé des armes dans des conditions non révolutionnaires fut d'un coût trop élevé. L'attentat aveugle et le vol – qui ne servait pas exclusivement au mouvement puisqu'il a permis que de nombreux voleurs se travestissent en anarchistes – ont produit des réactions de rejet au sein de l'organisation ouvrière. N'oublions pas que la « culture prolétaire de l'époque » se représentait le travailleur comme un individu responsable, fier de son métier : vivre sans travailler était le propre des parasites et des capitalistes.

Quand j'ai commencé à militer dans l'anarchisme et dans la FORA, douze années s'étaient écoulées qui nous séparaient de ce qui s'était passé entre 1919 et 1936, et comme douze années c'est très court, nombreux étaient encore les compagnons actifs qui avaient vécu cette période. Les rivalités entre « antorchistes » et « protestistes » avaient disparu. Nous travaillions tous à *La Protesta*, qui paraissait plus ou moins clandestinement quand c'était possible, et à *La Obra*, périodique animé par Antonio Rizzo qui continuait à s'occuper du Comité de défense des prisonniers et déportés. La FACA et la FORA gardaient une distance qui commença à diminuer à partir des années 50. La perte d'influence sur la classe ouvrière exacerba les luttes intestines. L'extrême faiblesse les dilua.

Plusieurs fois, j'ai demandé aux vieux compagnons – aujourd'hui, j'ai du mal à les appeler vieux quand je me rends compte qu'ils avaient seulement un peu plus de cinquante ans – de raconter l'activité des « expropriateurs » et de parler sur la violence de la polémique qui se termina par l'assassinat de l'ouvrier boulanger Lopez Arango.

Les différentes réponses ont laissé dans mon esprit deux impressions : l'une est que le vol a donné des fruits amers. Outre les nombreux camarades intègres et généreux qu'on a

perdus, l'incompréhension gagna nombre de travailleurs qui, bien qu'affiliés à la société de résistance, n'étaient pas individuellement des militants anarchistes. Et comme il n'était pas bien vu de demander à quelqu'un recherché par la police pourquoi il l'était, des gens qui n'avaient rien à voir, ni de près ni de loin avec la « révolution » s'inscrivaient dans les

12 Joaquim Penina, un anarchiste catalan immigré en Argentine, est exécuté le 11 septembre 1930

13 Spécifisme : nom sous lequel on définit la tendance qui défend l'organisation nationale et permanente des anarchistes en tant que tels

syndicats pour profiter, dans les mauvais jours, de la « changa » solidaire [*C'est un travail généralement peu important fait par amitié ou pour rendre service*]. (À une époque où il n'existait aucune protection sociale, la pratique de la solidarité à la FORA s'exprimait dans la cession par chaque ouvrier d'une partie de son temps de travail à un ouvrier du même corps de métier qui n'en avait pas.)

L'autre impression sont les paroles d'un compagnon et ami de longue date qui fut de toutes les luttes, participa à la Semaine tragique, passa des années en prison ou à Ushuaia, fut torturé durant le procès de Bragado, etc. Il était très mesuré dans ses jugements, mais un jour il m'a dit : « *Ne crois pas que les choses se sont passées ainsi que cela a été écrit. Nombre de ceux qui préconisaient la bombe n'en ont jamais posé une seule. Et plus d'un de ceux qui étaient contre ou qui se taisaient essayaient seulement de passer inaperçus et d'éviter que la police regarde trop de ce côté-là* ». Ce sont des mots que « *me raconte le souvenir, qui est fait un peu d'oubli* », comme dirait Borges.

Ceux à qui le sort a fait vivre des époques de persécution et de clandestinité, ou des époques moins dures mais vécues en dehors de la légalité, verront sans peine la pertinence de ce commentaire. Ceci m'inspire une autre petite réflexion avant de finir cette note.

En lisant les pages qui suivent, récit d'une histoire écrite la première fois avec du sang dans les rues de Buenos Aires ou de Montevideo, on est tenté de penser à la malchance des anarchistes. Soit c'est un policier qui arrive par hasard, soit, ce jour-là, la caisse n'est pas la bonne, et celle qu'ils emportent est vide, soit c'est une rencontre imprévisible avec un mouchard chasseur de chiens, soit autre chose. On dirait que les anarchistes ont la Providence contre eux. Mais ce n'est qu'une illusion ; ce qui se passe, c'est que l'Histoire récolte des faits déjà sélectionnés. Quand le travail ne réussit pas, il y a des morts, des blessés, des prisonniers, des chroniques à la une des journaux. La police se vante et les bourgeois s'indignent. Quand les choses vont bien, les uns font comme si de rien n'était, les autres ne s'agitent pas, et l'Histoire ne récolte rien.

Dans une autre dimension de l'Histoire, les anarchistes comme tout le monde, font certaines choses bien et d'autres mal, mais contrairement à tout le monde, quand ils les font bien, personne ne veut le savoir. Il n'existe pas, après la Révolution française, un autre mouvement qui ait autant que l'anarchisme souffert du refoulement de l'Histoire.

Eduardo Colombo

Anarchiste argentin, ancien rédacteur de *La Protesta* (1955 - 1969)

ses camarades le sollicitent, il est capable de participer à l'action la plus dangereuse et la plus risquée qui soit.

Le 12 juin 1931, au soir, le major Rosasco, accompagné du maire-adjoint de la commune d'Avellaneda, Eloy Prieto, quittent le commissariat pour aller dîner au restaurant *Chechin* situé 150 mètres de là. Rosasco est très content, il vient de rafler 44 anarchistes, parmi lesquels des jeunes distribuant des tracts intitulés « À mort Rosasco ! » À vrai dire, ces gars vont perdre l'envie d'imprimer, ne serait-ce que le Petit Chaperon rouge !

Rosasco a appelé les journalistes pour leur annoncer qu'il a déjoué un autre complot anarchiste. Ils pénètrent dans le restaurant et demandent l'entrée qu'ils mangent d'un très bon appétit. Alors qu'ils ont terminé le premier plat, « *cinq individus correctement vêtus* » descendent d'une voiture. L'un d'eux s'assied à une table à côté de la porte et les quatre autres vont jusqu'au fond, comme s'ils se dirigeaient vers la cour.

Une plaisanterie vient de provoquer les éclats de rire du major Rosasco quand, soudain, les quatre individus s'arrêtent devant la table. L'un d'eux s'avance. Il a l'allure d'un Criollo et la corpulence d'un taureau. Il se dirige vers Rosasco et lui lance : « *Sale porc !* » Rosasco se lève lentement, les yeux exorbités. L'inconnu, qui n'est autre que Juan Antonio Moran, sort, avec la même lenteur, un colt 45 et lui tire cinq balles, toutes mortelles.

Les cinq hommes prennent aussitôt la fuite et, pour les couvrir, Julio Prina continue de tirer quelques balles qui blessent légèrement un jeune et Prieto.

Ici commence un nouvel acte de ce drame. Dans sa fuite, un des anarchistes trébuche et passe à travers une vitrine. Ses camarades sont déjà dans la voiture et l'attendent, pensant qu'il s'agit d'un accident bénin. Mais ce n'est pas le cas : le jeune homme – Lacunza – ne se relèvera pas. Il est mort. Les anarchistes reviennent rapidement sur leurs pas pour prendre le corps de leur compagnon. Ils arrivent à le mettre dans la voiture et partent à

toute allure ¹⁷.

Il existe deux versions de la mort de Lacunza. Selon la première, il aurait reçu une balle de Prina lui-même, en se trouvant malencontreusement sur la trajectoire du tir. Nous optons pour la seconde version : Lacunza a eu une crise cardiaque pendant l'attentat et a succombé sur le coup. L'absence de traces de sang à l'endroit où il s'est effondré et sur le chemin menant à la voiture confirme cette dernière version.

Les obsèques du major Rosasco seront importantes. Ce fut une véritable manifestation de puissance de la dictature. Les plus hautes autorités de la marine et de l'armée y assistèrent, toutes les escadrilles d'avions disponibles au Palomar survolèrent le cortège.

L'Église enverra toute sa hiérarchie ; la « Sociedad rural » [Syndicat des grands propriétaires terriens], le Jockey Club et le Cercle

17 Tract des anarchistes, imprimé à Montevideo et introduit à Buenos Aires. 11 juin 1931. « *Rosasco ! Le bourreau de la dictature qui opprime et avilit l'Argentine, le bras droit de la barbarie gouvernementale capitaliste qui sème les larmes, la frayeur, la honte et le deuil dans les familles prolétaires d'Avellaneda, le sadique tortionnaire des prisonniers sociaux et politiques a été exécuté. Enfin. Seuls Uriburu et sa bande, les sicaires et les laquais de la dictature, les hypocrites et les lâches pleureront Rosasco. Il fut une bête humaine, qui arborait ses galons et traînait une épée avide de sang prolétaire. La conscience anarchiste, toujours inflexible avec les bourreaux, l'a montré du doigt, et condamné à mort. Serviteurs de leur idéal et prêts au sacrifice, interprètes des ferveurs libertaires de l'Argentine enchaînée, ces combattants prolétaires ont montré, en exécutant Rosasco, comment l'on peut radicalement en finir avec la dictature. Les anarchistes. »*

Mihanovich. Il va trouver directement Colman et lui dit :

« Je sais que tu me cherches partout pour me tuer. Moran, c'est moi, je suis ton homme ! » Aussitôt la fusillade éclate. Plus de trente balles sont tirées. Quand le silence revient, les hommes cachés sous les tables et derrière le comptoir relèvent la tête : Colman est mort, Bogado est grièvement blessé.

Quand le policier chargé de surveiller le syndicat entend les coups de feu, il se précipite sur le lieu de la fusillade. Moran retourne au siège sans être vu et reprend son travail. Bogado, le blessé, accuse Moran d'avoir abattu Colman. La police va le chercher et l'arrête. Mais la justice ne trouvera aucun témoin à charge et sera obligée de le relâcher quelques mois plus tard.

Étant lui-même homme d'action, Moran a cherché d'autres hommes d'action au sein du mouvement anarchiste. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Severino Di Giovanni, de Roscigna et de tous ceux qui sont poursuivis pour activités « expropriatrices ». Ce dirigeant syndical, qui passe ses journées à présider des assemblées ou à négocier avec des représentants du patronat, retrouve ses amis le soir. Et il trouve très naturel de mettre au point des attaques à main armée ou des attentats à la bombe, et d'aller ensuite les réaliser. Qui aurait pu imaginer qu'un dirigeant maritime eût cette autre activité ? « Il était extrêmement audacieux, décidé et capable d'affronter n'importe quelle situation aussi difficile soit-elle », écrira *La Nacion* peu de temps après.

Au moment où le major Rosasco commence à décimer les anarchistes d'Avellaneda, frappant au passage les radicaux, Moran comprend que la seule riposte est de faire appel aux « expropriateurs ».

Ici, il n'y a pas de communiqués, de protestations, de recours aux avocats ou d'*habeas corpus* qui vaillent. Ici, règne la méthode Rosasco. Du côté du major, il y a l'État, avec tout son appareil répressif, il y a la société, il y a la peur de tout un peuple qui, dans le doute, s'est mis à marcher au pas.

Et face à tout cela, il y a ce petit groupe d'hommes de plus en plus réduit, à qui il manque ses principaux dirigeants : Severino Di Giovanni, fusillé ; Paulino Scarfo, fusillé ; Miguel Arcangel Roscigna, prisonnier ; Andrés Vazquez Paredes, prisonnier ; Emilio Uriondo, prisonnier ; Umberto Lanciotti, prisonnier ; Fernando Malvicini, prisonnier ; le « capitaine » Paz, prisonnier ; Eliseo Rodriguez, prisonnier ; Silvio Astolfi, grièvement blessé ; Juan Marquez, abattu ; Braulio Rojas, abattu ; et l'on pourrait continuer cette liste interminable de ceux qui ont été mis hors de combat.

Moran décide de « se faire » Rosasco.

Dans cet affrontement, la seule chose qui peut favoriser les anarchistes est l'effet de surprise. Les expropriateurs acceptent la proposition de Moran. Julio Prina, un étudiant en philosophie, viendra de La Plata. Le « Bébé » Lacunza sera également au côté de Moran. Fils unique d'un paysan de San Pedro, il a fait ses premières armes avec Di Giovanni et Emilio Uriondo dans l'attaque de la compagnie d'omnibus La Central. Le troisième homme qui accompagnera Moran comme chauffeur sera l'Espagnol Gonzalez dont la vie romanesque atteindra son apogée en 1944 quand il entrera sur un char de la division Leclerc dans Paris libéré. Enfin, il a le soutien de l'« ingénieur », un des personnages les plus intéressants du groupe. Il est en soi ennemi de la violence, parce qu'il soutient qu'il est possible de combattre la bourgeoisie par d'autres moyens plus ingénieux. Mais, quand

Combattu et même vilipendé par les autres courants libertaires, le mouvement anarchiste « expropriateur » comme se qualifiaient eux-mêmes ses partisans – ou, en d'autres termes, l'anarchisme illégaliste – a connu en Argentine un grand essor dans les années vingt et trente.

Rappeler, écrire l'histoire n'est certes pas revendiquer. Expliquer objectivement comment se développait la société il y a à peine trois ou quatre décennies est non seulement difficile, mais surtout dangereux. Car, précieusement, on confond parfois objectivité et revendication.

Qui remettrait en question, par exemple, l'histoire d'un Robin des Bois, que tous les enfants ont lue ? Or celui-ci prenait aux riches pour donner aux pauvres – « prendre », voler ou exproprier sont pourtant des termes voisins. Mais à des siècles de distance, Robin des Bois apparaît comme un personnage sympathique, peut-être parce que son existence tient de la légende, ou parce qu'il est seulement le fruit de l'imaginaire. Les anarchistes expropriateurs, eux, ne sont pas un produit de l'imagination. Ils existèrent, et comment ! Ils n'ont pas tous été des Robin des Bois, bien que plus d'un fut un Pimpinela Escarlatal¹. Ils étaient intraitables pour défendre leur vie, parce qu'ils savaient que le moindre faux pas, la moindre faiblesse signifiaient être exécuté dans la rue ou fusillé. Ils étaient en quelque sorte des guérilleros urbains, mais ils ne pouvaient compter sur l'appui d'aucune puissance étrangère pour leur fournir des fonds et des armes, ou pour s'y réfugier quand la situation devenait trop dangereuse. Ils vivaient au jour le jour, sans trêve. Curieux personnages, qui attaquaient la société (« bourgeoise ») à coups de bombes et de revolver, tout en critiquant violemment dans leurs journaux la dictature des bolcheviques, au nom de cette Toison d'or lumineuse et immanente : la Liberté.

« *Nous ne pouvons pas les revendiquer* », nous disait un des derniers grands intellectuels anarchistes, Diego Abad de Santillan. Certes, mais nous ne pouvons pas les ignorer. Le mouvement anarchiste expropriateur a été très important en Argentine, peut-être même plus important qu'en Espagne, bien qu'il n'ait duré que quinze ans. S'y côtoyaient des universitaires, des ouvriers et quelques vrais délinquants qui constituèrent une galerie de portraits bien typés.

Le 19 mai 1919 eut lieu la première attaque à main armée à des fins politiques en Argentine. Étant donné la date et le contexte, seuls des Russes avaient pu l'organiser. Il est vrai que la société vivait dans la tourmente de la Révolution maximaliste de Petrograd et de Moscou. Les anarchistes argentins compétaient dans leurs rangs quantité de Slaves, dont le nom retentissait au cours des fusillades devant les syndicats ou après les attentats à la bombe. Radowitsky, Karaschin² et

1 Pimpinela escarlata : mouron rouge. Personnage central de la Saga du Mouron rouge, roman de la baronne Emmuska Orczy, Presses de la Cité, réédité en 1989
2 Karachin, anarchiste russe immigré en Argentine, est arrêté en novembre 1909 alors qu'il tentait de poser une bombe dans la cathédrale de Buenos Aires lors d'une célébration religieuse en mémoire de Charles de Bourbon, successeur au trône d'Espagne, mort en Italie quelques mois plus tôt.

Romanoff avaient troublé la tranquillité des Portenos³. Aussi quand les journaux dénoncèrent les auteurs du premier attentat politique, les lecteurs durent s'exclamer en hochant la tête : ça ne pouvait pas être autrement, ça ne pouvait être que des Russes !

Dans ce premier attentat, tout est insolite, et d'abord ses protagonistes. Comment rendre dans cette simple chronique l'atmosphère de conspiration, la mystique nihiliste et le consentement religieux à cette destinée vouée à la souffrance qui attendent les deux désespérés politiques quand, à coups de feu, ils mettent fin à la tranquillité du quartier de Chacarita, en cette fin d'après-midi du mois de mai 1919 ? Ce sont des personnages dignes d'un Dostoïevski, ou peut-être aussi de l'ironie mélancolique d'un Tchekhov.

L'attentat – bien de l'époque d'ailleurs – commence dans un tramway. La peur règne à Buenos Aires. Hippolyte Yrigoyen a perdu le contrôle de la situation au cours des dernières semaines, et tout s'est terminé par le massacre des ateliers Vasena. Le prolétariat n'a pas pardonné. Le Peludo⁴ devra supporter 367 grèves cette année-là, soit deux de plus qu'une année compte de jours. Et tandis que les intellectuels anarchistes continuent de discuter entre eux de la société future, quand il n'y aura plus de gouvernements, les anarcho-individualistes, eux, pratiquent l'action directe et brûlent des tramways ou font sauter des boulangeries.

À cette époque, la gauche avait déjà connu une scission qui devait avoir des répercussions sur la vie syndicale en Argentine : un courant de l'anarchisme allait rejoindre la Révolution russe, c'est-à-dire les maximalistes (bolcheviques). Mais l'autre courant, celui du communisme anarchiste, majoritaire, critiquera aussi bien le capitalisme que le gouvernement de Lénine, considérant qu'il s'agit de deux formes différentes de la même dictature.

La polémique est virulente. Les anarchistes les plus « pragmatiques » – qui appuient la Révolution russe – défendent leur point de vue dans les colonnes de *Bandera roja*, tandis que les anarchistes communistes intransigeants les traitent d'opportunistes et de traîtres dans *La Protesta*, *El Libertario* et *Tribuna proletaria*.

Des rangs du groupe anarchiste qui soutient la Révolution russe sortiront les deux protagonistes de l'attentat de mai 1919. Ils ne sont pas « opportunistes », mais simplement russes et ils veulent financer le lancement d'un journal dans cette langue, afin d'expliquer à leurs compatriotes établis en Argentine ce qui est en train de se passer dans la lointaine « petite mère » Russie.

Les Perazzo sont un jeune couple dont les affaires marchent. Ils tiennent une agence de change au 347, rue Rivadavia, dans l'ancien bâtiment de la bourse du Commerce. Ils ferment chaque jour le bureau à 19 heures, rangent leurs affaires et rentrent chez eux, dans le quartier de Chacarita, par le tramway n° 13, qu'ils prennent dans le centre-ville et qui les dépose à quelques mètres de leur domicile. Pedro A. Perazzo porte généralement une mallette.

Les premiers jours de la seconde quinzaine de mai, la femme de Perazzo a remarqué les yeux bizarres de deux étrangers qui l'observaient à travers la vitrine de l'agence. Le premier était plutôt blond, avec une tête de Polonais, le regard de l'autre était sombre et brillant. Elle l'a signalé à son mari mais celui-ci n'y a pas attaché d'importance. Le 19 mai, les Perazzo quittent l'agence à 19 heures 30 et prennent l'habituel tramway n° 13 pour rentrer. L'homme porte sa mallette.

Sur le trajet, sa femme est inquiète. Elle est certaine que le passager assis derrière eux est

société végétarienne qui lui paraissait douteuse.

Chaque fois qu'une bombe explose à Avellaneda, une nouvelle rafle a lieu. Il les rend fous. Et quand Rosasco veut qu'ils chantent, ils chantent. Il applique des méthodes infaillibles.

À Avellaneda, il n'y a ni juges ni avocats qui vaillent. Les intérêts de la Patrie sont au-dessus de la Constitution et de ce que les libéraux appellent les garanties individuelles. Un étranger anarchiste qui se fait prendre par Rosasco ne remet plus les pieds sur le sol argentin. Celui-ci l'envoie à Sanchez Sorondo, qui applique la loi 4144, la loi de résidence. Et un Argentin anarchiste qui tombe entre ses mains va directement à Ushuaia par bateau. Et, bien entendu, Rosasco fait toujours jouer la peine de mort instaurée par les hommes de Septembre : exécution de celui qui résiste, exécution de celui qui est pris en flagrant délit.

Mais cet apôtre de la force et du terrorisme d'État trouvera sur le trottoir d'en face quelqu'un qui n'a pas peur de la violence. Il s'appelle Juan Antonio Moran et est timonier. C'est un vrai Criollo, de Rosario, mais c'est surtout un anarchiste, de la tête aux pieds.

La figure de Juan Antonio Moran est d'un profil pur. Avec Uriondo, ils démentent l'affirmation selon laquelle l'anarchisme activiste en Argentine n'était le fait que d'étrangers. Moran est à deux reprises secrétaire général de la Fédération ouvrière maritime, l'organisation ouvrière probablement la plus puissante à l'époque. Il prend la tête de grèves portuaires qui se caractérisent par une violence extrême.

Il est le type même du dirigeant anarchiste activiste. Il n'est pas de ces dirigeants qui se contentent de lancer des appels dans les journaux ; quand c'est la grève, c'est la grève, et il n'admet ni les non-grévistes, ni les jaunes. Il n'est pas du genre à envoyer des piquets de grève sans bouger de la permanence du syndicat. Bien au contraire, il sort avec son pistolet et parcourt lui-même le port. Dès qu'ils le voient apparaître, les dockers qui hésitent à obéir aux ordres, cessent immédiatement de travailler. Et s'ils ne descendent pas du bateau, Moran les fait descendre lui-même. Un jour, il aperçoit un jaune en train de travailler, perché sur un bateau de La Boca. Moran sort son pistolet, le pointe tout juste au-dessus de sa tête et tire. L'argument est suffisant pour que le jaune descende et disparaisse en courant.

Le 12 octobre 1928, Moran se trouve mêlé à un événement très grave. La grève est déclarée. La Mihanovich a recours à tous les moyens pour vaincre la Fédération ouvrière maritime. Elle embauche des « ouvriers libres » qui sont protégés par des équipes de la Ligue patriotique de Carlés, et par des troupes de choc dont beaucoup ont été amené du Paraguay. Dans le port, les incidents se succèdent heure après heure. L'après-midi de ce jour-là, Juan Antonio Moran se trouve à la permanence du syndicat, lorsque deux dockers viennent le prévenir que les hommes de la Mihanovich sont dans le bar de Pedro, au coin de Mendoza et Brandsen. Ils sont plus de trente, avec à leur tête les Paraguayens Luciano Colman et Pablo Bogado. Et Colman vient de dire : « *Nous sommes venus chercher Moran pour le descendre* ».

Moran écoute en silence le récit des deux dockers et ne répond rien. Quelques secondes après, il se dirige vers la porte, échange quelques mots avec le policier en faction qui surveille les allées et venues. Dès que celui-ci se retourne, Moran se faufile sans se faire voir et apparaît quelques minutes plus tard dans le bar où sont rassemblés les hommes de la

dant des heures malgré leur âge. Autrement dit, on peut contester leur idéal et les méthodes choisies, mais non leur fidélité à cet idéal, assumée jusqu'au bout.

Dans ce cercle d'activités qui se refermait petit à petit, ce qu'ils appelèrent « vindictes », prit peu à peu une importance vitale. Les anarchistes expropriateurs organisèrent ces vengeances contre leurs ennemis naturels : les policiers. Ils éliminèrent ainsi le commissaire Pardeiro d'une balle en pleine tête lors d'un attentat qui secoua tout Montevideo (l'action, décidée par Miguel Arcangel Roscigna, fut exécutée par Armando Guidot et Bruno Antonelli Dellabella). Ils défigurèrent à vie, d'un coup de fusil, le fameux « Basque », le commissaire Velar, spécialisé dans la chasse aux anarchistes (l'action fut mise au point par Severino Di Giovanni et Miguel Arcangel Roscigna, et réalisée par Roscigna et Paulino Scarfo, d'après les anarchistes, ou par Di Giovanni et Scarfo, d'après la victime elle-même). Ces deux cas furent les plus célèbres d'une série de règlements de compte avec des policiers. Le plus spectaculaire fut cependant l'attentat contre le major de l'armée, José Rosasco, nommé par le président Urriburu responsable opérationnel de la police d'Avellaneda « après la révolution » du 6 septembre 1930 qui renversa Yrigoyen.

« *Sanchez Sorondo, Leopoldo Lugones (fils) et Rosasco sont les trois seuls membres de la révolution qui en ont* », tel est le commentaire unanime des jeunes conservateurs qui se repaissent de phrases mussoliniennes. Ceux-ci attendaient autre chose du coup d'État de Septembre qui avait si bien commencé, en balayant le radicalisme pleurnicheur grâce aux gars du Colegio Militar. Mais on n'alla pas plus loin, on fit la moitié du chemin sans nettoyer à fond le pays des radicaux, des anarchistes et autres rats. C'est qu'il faut des hommes comme Rosasco pour que devienne réalité ce que clame Leopoldo Lugones père, le poète de la révolution qui chante la nation, la force de la nation, la violence nationale. Celui-ci admet les « *étrangers honnêtes* » qui viennent dans son pays pour travailler, mais non que « *des étrangers fassent grève pour soutenir un étranger (c'est le cas de la grève pour Radowitzky) sur le sol national* ».

Aussi le lieutenant général Urriburu sait ce qu'il fait quand il donne au major Rosasco son titre insolite de « responsable opérationnel de la police d'Avellaneda ». Avellaneda est en effet une zone essentiellement industrielle et ouvrière où les anarchistes sont en force. De là viennent les grèves, de là viennent tous les maux ! Urriburu l'a demandé à Rosasco : il faut nettoyer Avellaneda.

Le major Rosasco entre dans Avellaneda en faisant fusilier deux petits voleurs qui pleurent leur mère, après avoir donné l'ordre de les attacher à un banc. Il assiste lui-même à la scène, car ce n'est pas le genre de type à se laisser impressionner par le sang. Quand les gamins ensanglantés s'effondrent, il se frotte les mains comme pour se laver de cette charogne qui ne mérite pas de vivre, puis passe à autre chose.

Rosasco ne va pas nettoyer Avellaneda des tripots réservés aux caudillos conservateurs des quartiers, mais seulement assainir le côté syndicaliste. Et dans ce sens, il ne reste pas inactif. Quand Rosasco prend une douche, met son pantalon, enfile ses bottes reluisantes, met sa veste avec les insignes de major et sa casquette, jette un rapide coup d'oeil dans le miroir, et sort... : « *Tremblez anarchistes !* » Il fait des rafles impressionnantes. Les paniers à salade s'entassent à l'entrée du commissariat d'Avellaneda. Les personnes arrêtées sont traitées sans managements, car ce sont toujours des rebelles : des Espagnols, des Catalans, des Ritals, des Polonais, des Bulgares, et même un groupe d'Allemands qui ont formé une

l'inconnu à la tête de Polonais qui n'a cessé de les espionner dernièrement. Elle le dit à son mari, qui la rassure mais demeure lui-même sur ses gardes, car il a remarqué autre chose : le tramway est suivi par une voiture qui s'en est approchée à plusieurs reprises et dont l'un des deux passagers a lancé des regards vers eux.

Arrivés à destination, Perazzo se calme. Il y a beaucoup d'éclairage et de circulation dans ce coin de Jorge Newbery et Lemos. Deux voies de tramway passent par là et seulement cinquante mètres les séparent de la populeuse rue Triunvirato.

Soudain, en descendant, la femme tire sur la manche de veste de son mari et reste pétrifiée. Le « Polonais » est aussi descendu. Le tramway poursuit sa route. La voiture mystérieuse s'arrête et l'homme au regard sombre descend.

Le « Polonais » brandit alors un revolver et se jette sur Perazzo, dont la femme s'enfuit en criant. Perazzo est tellement paralysé qu'il se cramponne à la mallette. Le « Polonais » tente de la lui arracher mais, n'y parvenant pas, perd son sang-froid et commence à tirer dans tous les sens.

Sur ce, arrive le tramway n° 87 avec deux agents de police sur la plate-forme. En voyant la scène et en entendant les coups de feu, les policiers dégainent et visent la voiture et le blond qui est enfin parvenu à s'emparer de la mallette.

Son complice en voiture l'appelle, mais il ne l'entend pas. Il est si nerveux qu'il s'enfuit à pied tout en continuant de tirer de tous côtés. Une balle vient se loger dans la poitrine du contrôleur du tramway, qui s'effondre⁵. Une balle tirée par le fuyard blesse un des policiers au pied.

Ne pouvant aider leur compagnon, l'homme au regard ténébreux et le chauffeur de la mystérieuse voiture prennent la fuite. Le braqueur, poursuivi par l'autre policier, emprunte la rue Lemos puis tourne vers le nord, par la rue Leones, sans asphalte et sombre comme la gueule d'un loup, et aboutit à la rue Fraga. Mais il n'a décidément pas de chance : au 225 de cette rue habitent deux policiers qui, au bruit des coups de feu, sont sortis dans la rue avec leur arme. Apercevant le malfaiteur – qui s'est débarrassé de la mallette dans un coin –, ils se mettent à couvert derrière des arbres et vident leur chargeur sur lui. Une des balles lui casse le bras gauche. Furieux, il va chercher le policier qui se cache derrière l'arbre, lui tire un coup de feu mortel dans la poitrine, le dernier, car il n'a plus de balle, et se réfugie dans un entrepôt de charbon. Le charbonnier qui, par curiosité, venait de sortir sur le pas de la porte pour regarder reçoit une balle dans l'oeil, tirée par l'un des policiers.

Sans munitions et blessé, le malfaiteur se réfugie derrière quelques pots de fleurs et de fougères. C'est là qu'il s'effondrera épuisé, et qu'il sera arrêté.

3 Habitants de Buenos Aires

4 Surnom du président Hippolyte Yrigoyen

5 Il en sortira indemne ; cet Espagnol racontera plus tard aux chroniqueurs qu'il devint la vie à ses deux tricots de corps molletonnés. Après avoir rebondi sur le sol, la balle avait traversé sa veste, puis son premier tricot, sans pouvoir perforer le second.

Tout a mal tourné : un vrai « drame ». Un policier mort, le charbonnier et le malfaiteur grièvement atteints – ce dernier perdant beaucoup de sang – et les Perazzo ainsi qu'un policier légèrement blessés. Tout cela pour rien. Qui sont les malfaiteurs ? C'est ce qui va surprendre la police au cours de son enquête, qui sera lente et compliquée malgré le zèle vengeur qu'elle déploiera.

L'inconnu reçoit quelques soins avant d'être soumis à l'interrogatoire, qui ne doit certes pas être tendre. L'individu est grand, corpulent, à la peau blanche, les cheveux courts châtain clair et un visage de type slave. Il porte des vêtements modestes mais propres. Il a des papiers au nom de Juan Konovezduk, né en Bessarabie (russe) le 27 janvier 1883. Mais, par la suite, il sera identifié sous son vrai nom : il s'agit d'Andres Babby, Russe blanc mais de nationalité autrichienne, car né en Bukovine, à la frontière des deux empires. Il a trente ans et cela fait six ans qu'il réside en Argentine. Il est comptable.

Malgré des heures et des heures d'interrogatoire, la police ne peut en tirer qu'une histoire extravagante. Babby raconte qu'il était assis sur un banc d'une place, sans travail, quand un individu patibulaire portant de grosses moustaches, connu sous le nom de « José l'Allemand », l'invita à déjeuner et lui proposa un « *travail facile* » pour gagner quelques pesos. Il s'agissait de suivre un couple (les Perrazo) dans le tramway et d'arracher une mallette des mains de l'homme lorsqu'ils en descendraient. Babby déclare qu'il n'a pas osé dire non et qu'une fois monté dans le tramway, il a vu « José l'Allemand » le suivre dans une voiture et le menacer du regard pour le pousser à commettre le délit. Babby prétend ne pouvoir fournir aucun autre renseignement sur ce mystérieux personnage.

Le récit de l'attaque puis le déroulement de l'enquête sont lus quotidiennement par les Portenos. Les journaux publient de longs articles sur les déclarations de Babby et se livrent à des conjectures sur « José l'Allemand ». À tel point que se développe une psychose où chacun croit reconnaître quelqu'un présentant ce redoutable aspect. La police reçoit alors des dizaines de dénonciations, émanant principalement de prostituées et de cafetiers.

La police, peu convaincue par le récit de Babby, fait des recherches dans tous les restaurants allemands. Mais les propriétaires comme les garçons de café sont embarrassés pour fournir des renseignements car, à vrai dire, dans leur clientèle allemande, il y a beaucoup d'hommes qui portent la moustache comme le kaiser – bien que Guillaume II ait déjà perdu la guerre et son trône – et qui répondent au signalement.

C'est un anonyme qui fournit l'adresse d'Andres Babby à la police. Il habite une chambre au 1970, rue Corrientes. Interrogé, le concierge précise que Babby la partage avec un certain professeur German Boris Wladimirovich. La police demande à lui parler, mais il a fait ses valises le 19 mai.

La chambre est perquisitionnée. Mme Perazzo identifie sur photo Boris Wladimirovich : il s'agit bien de l'homme qui la scrutait de ce regard ténébreux à travers la vitrine, et qui descendit de la voiture quand Babby arracha la mallette des mains de son époux.

La police, qui pressent que Boris Wladimirovich est le cerveau de toute l'affaire, passe rapidement à l'action. Elle se renseigne sur ses relations et rencontre les frères Caplan. Ces derniers ne se font pas prier pour avouer qu'ils le connaissent, que lui et Babby sont anarchistes et que Wladimirovich est très ami avec un employé de l'observatoire astronomique de La Plata, où il aime à se rendre, car c'est un passionné de cosmographie.

Bonne trouvaille à l'observatoire : deux valises de Boris Wladimirovich pleines de publications anarchistes, de livres, de lettres et d'écrits. L'employé et ami de Boris, qui ne se doute pas des histoires auxquelles celui-ci est mêlé, indique aux enquêteurs qu'il ne sait pas où il peut se trouver, mais leur parle d'un Ukrainien de Berisso – Juan Matrichenko – susceptible de les renseigner. Les policiers trouvent ce Matrichenko et lui font part de leur inquiétude car ils craignent, prétendent-ils, qu'il n'ait été enlevé. Naïf, Matrichenko

yrigoyennistes, éprouve une allergie viscérale envers les anarchistes.

Fernandez Bazan, quant à lui, avec sa manière pratique de voir les choses, sait que des individus comme Roscigna sont irrécupérables. On a beau les mettre en prison, et sous dix verrous, ils seront toujours un danger permanent. Aux grands maux, les grands remèdes. Que Di Giovanni fasse jurisprudence : quatre balles dans la peau, et on passe à autre chose. Plusieurs années s'écouleront avant qu'un autre Di Giovanni ne naisse. Pendant ce temps, on aura la paix.

Pour sa part, Roscigna sait qu'il est dans une situation très difficile. Si l'extradition est acceptée, il sera livré pieds et poings liés à la dictature d'Uriburu qui le fera exécuter sur le champ, si toutefois il arrive au port. Il connaît la chanson : ils prennent livraison d'un prisonnier dans les règles de l'art, et cinq mètres plus loin, « *l'individu a tenté de se rebeller en prenant l'arme de l'un de ses gardiens, et il a fallu l'abattre* ».

Roscigna sait que si ses mains ne tremblent pas au moment de l'action, celles de Fernandez Bazan non plus. L'anarchiste réfléchit et trouve une solution : il s'accuse devant les Uruguayens d'être l'auteur de l'évasion des prisonniers de Punta Carretas et d'avoir volé trois voitures pour leur permettre de s'enfuir. Malvicini, le « capitaine » Paz et Vazquez Paredes en font autant. Pendant la durée du procès, ils ne pourront être remis à l'Argentine. La justice uruguayenne les condamne à six ans de prison chacun. Ils réussissent ainsi à prolonger leur vie d'autant, mais pas plus. On n'échappe pas à Fernandez Bazan.

L'anarchisme expropriateur en Argentine a donné des figures très particulières avec des caractères qui lui sont propres. Les personnalités les plus marquantes de ce mouvement furent sans aucun doute Severino Di Giovanni et Miguel Arcangel Roscigna, Buenaventura Durruti et Andres Vazquez Paredes, Emilio Uriondo et Juan del Piano, Eliseo Rodriguez et Juan Antonio Moran, Gabriel Argüelles et Gino Gatti, et bien d'autres. Notre propos n'est pas de juger du bien ou du mal fondé de leurs actions. La société dans laquelle nous vivons l'a déjà fait.

Durant cette brève décennie de violence où ils agirent, les anarchistes expropriateurs s'enfermèrent progressivement dans un cercle vicieux de plus en plus étroit. Leur combat apparaît aujourd'hui comme un effort vain, un sacrifice inutile. Leur violence leur servit bien plus à se détruire eux-mêmes qu'à faire triompher leur idéal. Ils pratiquèrent l'attaque à main armée et fabriquèrent de la fausse monnaie pour répondre aux besoins de leur mouvement, pour libérer leurs prisonniers et pour s'occuper des familles des fugitifs. Mais dans ces actions, plus d'un se retrouvera à son tour en prison (quand il ne sera pas tué) ; ceux qui restaient se trouvaient à leur tour dans ce même cercle sans issue, et ainsi de suite. À l'exception de quelques cas, presque aucun d'eux ne profita à titre personnel du bénéfice de ce qui fut « exproprié », contrairement à ce qu'ont pu affirmer tant

les chroniques de la police que celles des anarchistes « intellectuels » ou celles des syndicalistes purs de cette époque. Ceux qui ne furent pas tués et qui purent survivre au régime carcéral d'Ushuaia reprirent leurs anciens métiers de maçon, d'ouvriers du textile ou de mécaniciens, travaillant à la peine pen-

16 En avril 1881, cinq membres du groupe *La Volonté du peuple*, Nicolaï Ryssakov, Andreï Jeliabov, Timofeï Mikhaïlov, Nikolai Kibaltchitch et Sofia Perovskaïa sont pendus pour l'assassinat du tsar Alexandre II à Saint-Petersbourg.

encore comme un fil à coudre. L'enfant des steppes fit un effort surhumain pour se relever, mais cette fois resta à quatre pattes, aveuglé par le sang qui emplissait ses yeux. Sa respiration n'était plus qu'un râle, à cause des bouillonnements qui remplissaient ses poumons. Il fallut huit soldats, fils de paysans comme Michailoff, pour le traîner du mieux qu'ils purent. Et, les jambes fléchies, ils lui passèrent une troisième corde, qui cette fois eut raison de lui et ne céda pas sous le poids de son corps qui s'agitait encore comme celui d'un poulet dont on vient de tordre le cou.

Le bouquet final de ce spectacle allait venir de l'étudiant Rissakoff. On l'amena bien attaché avec des cordes qui semblaient avoir coupé la circulation du sang de ses longues mains, tant elles étaient blanches. Il n'était que pâleur, et sur son visage se lisait la faim des étudiants pauvres de Russie. Mais lui n'offrit pas son cou comme Michailoff. Bien au contraire. Il commença une résistance désespérée et passa à l'attaque. Il n'avait que ses dents pour se défendre et se mit à danser comme un fou de façon presque comique, essayant de mordre les mains de tous les gardiens de prison qui s'efforçaient de le maintenir. On aurait dit un loup efflanqué en train de se défendre contre une meute de chiens. Cela dura jusqu'à ce qu'un policier plus malin que les autres donnât le coup final : il l'attrapa par les cheveux, un autre le prit par les pieds, et ils le flanquèrent par terre en lui fracturant le bassin à coups de pied. Ils le retournèrent, puis le levèrent tout pantelant comme un cafard qui aurait eu l'abdomen écrasé. Certains eurent l'impression que jusqu'au dernier souffle, l'étudiant Rissakoff donnait encore des coups de dents ¹⁶.

Roscigna, les mains nues, est mis en joue. Vaut-il la peine de tenter comme Rissakoff une résistance inutile ? C'est ce qu'avait fait Severino Di Giovanni deux mois plus tôt. Ou bien faut-il faire comme Michailoff, offrir dignement son cou et se rendre ? Il opte pour la deuxième solution. Il sait que de toute façon, il sera livré à la police argentine. En même temps que lui tombent Vazquez Paredes, Malvicini et le « capitaine » Paz.

L'arrestation de Roscigna est annoncée en fanfare par les journaux uruguayens. La police, ne sachant comment montrer son exploit, les expose tous les quatre, Roscigna, le « capitaine » Paz, Malvicini et Moretti, dans la cour du commissariat, assis sur des chaises, les mains attachées dans le dos.

Tous les journalistes du Rio de La Plata s'y donnent rendez-vous pour voir les anarchistes. Ils ont enlevé les lunettes de Roscigna qui est myope. Celui-ci répond aux questions des journalistes laconiquement et dignement. Il est plus prolix quand il parle de la police avec un profond mépris. Il affirme que ce sont les « *serviteurs mal payés des exploités et des bureaucrates au pouvoir* ».

Pour expliquer ce qu'il a fait de sa vie, il déclare qu'« *un jour on rendra justice aux anarchistes et à leurs méthodes : nous autres ne sommes financés par personne, alors que la police est payée par l'État, l'Église possède ses fonds propres, et les communistes sont soutenus par une puissance étrangère. C'est pourquoi, pour faire la révolution, nous ne devons compter que sur les moyens que nous trouvons dans la rue et risquer notre vie* ».

La demande d'extradition émanant du ministère des Affaires étrangères argentin arrive avec une rapidité stupéfiante quelques heures après la diffusion de la nouvelle de l'arrestation de Roscigna. C'est le commissaire Fernandez Bazan qui a fait accélérer la procédure. D'autre part, le ministre de l'Intérieur, don Matias Sanchez Sorondo, qui abonde dans ce sens immédiatement, et qui ne passe déjà pas pour un sympathisant des radicaux ou des

les rassure rapidement en affirmant l'avoir lui-même recommandé à un ami de San Ignacio, dans la province de Misiones. Le chauffeur Luis Chelli doit d'ailleurs savoir quel jour il est parti puisque Wladimirovich fait toujours appel à ses services. Et d'une pierre deux coups ! Après avoir perquisitionné le domicile du chauffeur, les enquêteurs télégraphient leurs informations à la police de Posadas. Ils ont trouvé du matériel anarchiste dans la chambre de Chelli, reconnu par les Perazzo comme le conducteur de la voiture impliquée dans l'attaque. Désormais tout est clair.

À San Ignacio, Wladimirovich est arrêté. Les policiers jugent étrange que cet homme puisse être un délinquant. Il a la prestance d'un universitaire, d'un intellectuel : des manières affables, un regard intelligent, un visage marqué par une sorte de souffrance intérieure. Sa capture fait tellement sensation que le gouverneur de Misiones en personne, le docteur Barreiro, se fait conduire au commissariat et s'entretient des heures entières avec l'anarchiste. Et lorsque la délégation de la police de Buenos Aires arrive, le commissaire Foppiano à sa tête, le gouverneur lui-même décide de faire le long voyage en train pour ramener le prisonnier à la capitale.

Avant de partir, les autorités policières et provinciales se font photographier pour la postérité. Ils sont tous assis, dans une attitude affectée, devant Boris Wladimirovich. Le prisonnier, à l'allure nietzschéenne, semble étranger à toute cette cérémonie, tandis que les éminents fonctionnaires regardent l'appareil photographique d'un air guindé.

Entre-temps, la police a contrôlé l'identité de Wladimirovich. C'est un Russe de quarante-trois ans, veuf et écrivain. *La Prensa* donne plus de détails à ses lecteurs : « *Boris Wladimirovich a une personnalité intéressante. Il est médecin, biologiste, peintre et a joué un certain rôle aux cotes des progressistes de Russie. D'après la fiche signalétique de la police, il serait monténégrin et dessinateur, mais il est en fait russe et descendant d'une famille de la noblesse* ». À l'âge de vingt ans, Boris a renoncé à son héritage pour épouser une ouvrière révolutionnaire. On sait qu'il a dilapidé sa fortune personnelle au nom de son idéal.

Il est médecin et biologiste, mais n'a jamais exercé sinon de façon temporaire comme enseignant à Zurich, en Suisse. Le docteur Barreiro a pu apprécié certaines de ses thèses scientifiques alors qu'ils voyageaient ensemble.

Boris a été social-démocrate, et a participé au Congrès socialiste de Genève en 1904 en tant que délégué russe. C'est là qu'il prit pour la première fois ses distances avec Lénine, dont il admire cependant l'intelligence. Au sujet des positions de Trotsky, il préfère se taire.

La police poursuit l'enquête : Boris est l'auteur de nombreuses publications, dont trois traités de sociologie. Il parle l'allemand à la perfection, ainsi que le français et le russe, et maîtrise la plupart des idiomes et dialectes en usage dans sa mère patrie. Il s'exprime relativement bien en espagnol. Son violon d'Ingres est la peinture ; il a d'ailleurs laissé à Buenos Aires vingt-quatre toiles, dont un autoportrait. Enfin, il a donné des conférences sur l'anarchisme à Berisso, Zarate et dans la capitale.

Mais qu'est-ce que cet homme, membre actif du mouvement révolutionnaire européen, est venu faire en Argentine ?

On aura petit à petit plus de précisions. La mort de son épouse et le terrible échec de la révolution russe de 1905 ont sapé son moral. D'un naturel mélancolique, il se console dans la vodka, boisson qu'il affectionne depuis une attaque cardiaque. Il a fait don de sa

maison de Genève à ses compagnons d'idées et, de là-bas, s'est rendu à Paris où il a décidé de faire un long voyage afin de se reposer et de soigner sa dépression. Un de ses amis, dont le frère possède une propriété dans la province de Santa Fe, lui recommande un séjour en Argentine. Wladimirovich arrive en 1909 et se lie avec les cercles ouvriers russes. Après un séjour chez le frère de son ami, il gagne le Chaco, où il réside quatre ans et demi. Il vit du peu d'argent qui lui reste et se consacre à l'étude de la région, qu'il parcourt du Parana à Santiago del Estero, explorant en particulier le marais Patino. Il vit frugalement, bien que son goût pour l'alcool blanc soit de plus en plus prononcé. À Tucuman, il apprend que la Première Guerre mondiale a éclaté et décide de retourner à Buenos Aires. *La Razon*, porte parole officieux de la Ligue patriotique, écrit : « *Il sera reçu à Buenos Aires à bras ouverts par les progressistes qui ne pouvaient oublier, malgré sa longue absence, son action libertaire en faveur de son pays d'origine. Cette absence même augmentait son prestige. Il se remit à la propagande, donnant des conférences, développant avec conviction ses idées devant les cercles ouvriers. Il montait à la tribune et l'importance de l'auditoire ne lui importait guère. Lorsque éclatèrent les troubles de 1919, Boris se rendit à la Chacarita pour y organiser un comité révolutionnaire avec une base sérieuse. Mais il tomba sur un tas de gens qui refusaient de suivre tout programme ou en étaient bien incapables ; tout ce qu'ils savaient faire, c'était tirer à tort et à travers. Son découragement fut énorme* ».

Après la Semaine tragique, Boris se concentre sur le danger représenté par les jeunes carlistes qui menacent de tuer « *tous les Russes* ». En effet, « *chasser le Russe* » était un mot d'ordre des jeunes de la haute et moyenne bourgeoisie de Buenos Aires, engagés soit dans la Garde civique, soit dans la Ligue patriotique argentine. Durant la semaine sanglante de janvier, ils commirent d'ailleurs des attentats iniques et criminels dans les quartiers israélites car, en Argentine, le juif était souvent appelé « russe ». Quelques exaltés, envoûtés par ce qu'ils croyaient être un mandat d'essence divine, allèrent ainsi jusqu'à proposer le « *massacre des Russes* ».

Boris a mûri sa réflexion. Il est de son devoir, pense-t-il, d'éclairer ses compatriotes établis en Argentine, en particulier sur le sens de la révolution d'Octobre qui doit selon lui aboutir à la liberté intégrale de l'homme. Partant de là, l'idée de publier un journal devient une véritable obsession. Il considère comme fondamental de pouvoir compter sur un périodique parce que, selon des propos rapportés par les journalistes quelques semaines plus tard (après la levée de son isolement), « *ceux qui en Argentine viennent de Russie constituent la lie du peuple, les hébreux surtout, qui forment dans l'ensemble une masse incohérente, incapable d'établir un programme révolutionnaire sérieux, et encore moins de mettre en pratique une grande théorie*. »

Mais pour sortir un journal, il faut des fonds. Deux possibilités se présentent : soit mettre au point un projet de grande envergure, soit plus modestement compter sur la maigre participation des ouvriers d'origine russe et d'un intellectuel qui se privera de manger pendant deux ou trois jours pour contribuer à payer l'impression du premier numéro. Mais, en raison de ses origines, Boris n'est pas habitué à s'encombrer de petites gens ni de mesquineries. Vivant plutôt au jour le jour de la vente d'un tableau ou d'un cours de langue, il n'hésite pas à se payer un bon restaurant quand il a une rentrée d'argent. Il fréquente ainsi le Marina Keller, un restaurant allemand sis rue du 25 Mai, où règne une am-

nière chambre du fond. C'est un endroit idéal pour aller et venir parce qu'il y a toujours du monde, ce qui leur permet de passer inaperçus.

Tous les matins, Roscigna sort acheter le journal. Un de ses plaisirs est de discuter avec les gens dans la rue. Pour ne pas se faire repérer, il a changé sa tenue contre des vêtements modestes : une veste de pyjama et un pantalon bon marché, des espadrilles et une casquette. Au moment d'acheter le journal, Roscigna s'amuse toujours à demander au petit vendeur de presse :

« *Donne-moi une de ces feuilles bourgeoises qui vilipendent les malfaiteurs* ». Et il reste à bavarder avec lui. Cette manière de demander le journal attire l'attention du vendeur qui, sans hésiter, en parle au commissaire du quartier. Le lendemain, celui-ci envoie deux enquêteurs dans le coin pour voir de qui il s'agit. Mais Roscigna ne vient pas ce jour-là, un autre événement se produisant avant la délation du petit vendeur de journaux.

En effet, le 27 mars 1931, la fourrière circule dans la rue Curupi : une simple cage dans une voiture où sont entassés tous les chiens sans collier. L'employé, qui attrape les chiens avec un lasso, est un ancien détenu : José Sosa, marlou et pickpocket, qui a passé plusieurs mois à Punta Carretas. En face du comité du parti Colorado radical se trouve un misérable chien qui ne se laisse pas attraper, et va se cacher dans l'immeuble. Sosa entre derrière lui. Vicente Moretti est en train de boire du maté et de savourer la fraîcheur du matin dans le grand patio. L'intervention imprévue de l'homme surprend d'abord Moretti qui finit par lui crier : « *Laissez ce toutou tranquille, l'ami* ». Sosa fait mine de protester et s'en retourne les mains vides, mais très content. Il vient de reconnaître Moretti, l'évadé de Punta Carretas, qu'il connaît très bien pour avoir été en prison dans le même bâtiment que lui. Il laisse alors la voiture avec ses chiens, et court au commissariat. Tout essoufflé, il annonce : « *J'ai vu Moretti, là... c'est lui... je le connais bien !* »

Les Uruguayens sont des gens prévoyants : ils vont jusqu'à rassembler le 4^e régiment de cavalerie de l'armée uruguayenne pour prendre d'assaut la maison de la rue Curupi. Mais ce n'est pas nécessaire. En entrant dans la maison avec leurs fusils, les 53 policiers trouvent Moretti en pleine lecture, dans le patio, ignorant ce qui se passe. Au même instant, Roscigna sort de sa chambre. Il n'est pas armé et voit les autres pointer leur arme sur lui. Sur le coup, il ne réagit pas.

Le moment de la capture est un sujet que les anarchistes traqués par la police ont l'habitude d'aborder entre eux. Et Roscigna racontait souvent à ses camarades les différentes réactions de deux anarchistes russes sur l'échafaud : le paysan Gabriel Michailoff et l'étudiant Rissakoff, les deux auteurs de l'attentat contre Alexandre, tsar de toutes les Russies. Michailoff était un paysan âgé de vingt et un ans, fort comme un ours, aux cheveux longs et aux yeux bleus vifs. Ils le conduisirent sur la place Simeon pour le pendre devant tous les villageois. Devant des hommes et des femmes silencieux qui étaient venus assister au spectacle, parfois même avec leurs enfants, le bourreau leva la corde de la potence pour la lui mettre au cou. L'ours Michailoff, d'un calme absolu, releva la tête, offrant son cou de façon chevaleresque. Mais quelque chose d'incroyable arriva : au moment où le bourreau actionnait le mécanisme, et où le corps lourd du paysan basculait dans le vide, la corde se cassa, et Michailoff tomba à terre. Il se releva, la nuque à moitié disloquée et le cou presque brisé, à la fois bleu et en sang. Puis il revint, avec la même dignité, offrir sa gorge à la seconde corde. Mais celle-ci, assurément trop fine pour un Michailoff, se cassa

rière-cour et ont cru que c'était des voleurs en train de piller l'ex-entrepôt de Gatti. Policiers et matons encerclent aussitôt l'entrepôt. C'est alors que deux inconnus tentent de sortir par la porte du fond et, se voyant cernés, se replient à l'intérieur. Mais c'est déjà trop tard. Ils sont vite appréhendés.

Quel n'est pas l'étonnement des matons présents de reconnaître deux de leurs prisonniers, parmi lesquels Aurelio Rom, le beau-frère d'Antonio Moretti. En investissant l'entrepôt de charbon, les policiers ont une nouvelle surprise : ils découvrent un puits parfaitement éclairé et si profond qu'il semble descendre au centre de la terre. C'est un carré de deux mètres sur deux étayé par des planches. On peut y descendre par une petite échelle jusqu'à quatre mètres de profondeur. À partir de là commence un tunnel de cinquante mètres de long. « *C'est un travail parfait sur le plan technique* », reconnaîtront plus tard les experts de la police. Une personne de stature moyenne peut y marcher aisément. Construit avec une voûte, il comprend l'éclairage électrique et une aération venant de l'extérieur. Tous les vingt mètres, une sonnette sert à donner des signaux jusqu'à l'entrée. La sortie du tunnel est parfaitement calculée. Elle aboutit aux toilettes du bâtiment de la prison où se trouvaient les anarchistes.

Bien sûr, la construction de ce tunnel est l'oeuvre de Gino Gatti, que l'on appellera désormais « l'ingénieur », mais aussi de Miguel Arcangel Roscigna, de Andres Vazquez Paredes, du « capitaine » Paz et de Fernando Malvicini (un anarchiste de Rosario, qui était membre du groupe de Severino Di Giovanni jusqu'à l'exécution de ce dernier deux mois plus tôt dans la Penitenciaría).

La nuit précédant l'évasion, ils ont arrêté leurs travaux à 50 cm des toilettes de la prison, la dernière étape de leur travail. Ils ont étayé les parois qu'ils ont consolidées à l'aide d'un cric d'automobile. Le jour de l'évasion, juste à l'heure de la promenade, Roscigna et ses camarades utilisent ce même cric pour soulever la dalle des toilettes. Vicente Moretti, son beau-frère et les trois anarchistes catalans prisonniers depuis l'attaque de l'agence de Messina sont les seuls détenus au courant. Moretti est le premier à se rendre aux toilettes où il trouve le trou et la petite échelle pour descendre. Puis les trois Catalans suivent, précédant cinq prisonniers de droit commun qui en profitent pour se faire la belle. Neuf en tout. Quand Rom et un autre prisonnier de droit commun s'apprêtent à sortir, ils se font prendre.

Il y avait trois voitures qui attendaient les évadés dans la rue donnant sur l'arrière-cour de l'entrepôt de charbon. Là, ils prirent la fuite sans laisser de traces.

Roscigna avait tenu sa parole : faire évader ses camarades. Mais cette évasion, réalisée avec une synchronisation parfaite et sans même utiliser une seule balle, allait entraîner la perte de Miguel Arcangel Roscigna.

Vicente Salvador Moretti n'aura même pas neuf jours pour profiter de sa liberté, et le pire est que ses libérateurs tomberont avec lui.

Après avoir passé la nuit chez l'anarchiste Germinal Reverra, au 2326, rue Legionarios, Moretti et les trois anarchistes catalans se séparent en prenant des directions différentes. Roscigna attend Moretti dans une cachette qu'il considère comme sûre : une maison de la rue Curupi, proche de l'avenue Flores, en face de l'hippodrome de Maronas. Le comité du parti Colorado radical uruguayen est installé dans l'appartement donnant sur la rue. Le propriétaire de cette maison, Roberto Dassore, a loué à Roscigna et à Moretti la der-

rière-cour et ont cru que c'était des voleurs en train de piller l'ex-entrepôt de Gatti. Policiers et matons encerclent aussitôt l'entrepôt. C'est alors que deux inconnus tentent de sortir par la porte du fond et, se voyant cernés, se replient à l'intérieur. Mais c'est déjà trop tard. Ils sont vite appréhendés.

Quel n'est pas l'étonnement des matons présents de reconnaître deux de leurs prisonniers, parmi lesquels Aurelio Rom, le beau-frère d'Antonio Moretti. En investissant l'entrepôt de charbon, les policiers ont une nouvelle surprise : ils découvrent un puits parfaitement éclairé et si profond qu'il semble descendre au centre de la terre. C'est un carré de deux mètres sur deux étayé par des planches. On peut y descendre par une petite échelle jusqu'à quatre mètres de profondeur. À partir de là commence un tunnel de cinquante mètres de long. « *C'est un travail parfait sur le plan technique* », reconnaîtront plus tard les experts de la police. Une personne de stature moyenne peut y marcher aisément. Construit avec une voûte, il comprend l'éclairage électrique et une aération venant de l'extérieur. Tous les vingt mètres, une sonnette sert à donner des signaux jusqu'à l'entrée. La sortie du tunnel est parfaitement calculée. Elle aboutit aux toilettes du bâtiment de la prison où se trouvaient les anarchistes.

Bien sûr, la construction de ce tunnel est l'oeuvre de Gino Gatti, que l'on appellera désormais « l'ingénieur », mais aussi de Miguel Arcangel Roscigna, de Andres Vazquez Paredes, du « capitaine » Paz et de Fernando Malvicini (un anarchiste de Rosario, qui était membre du groupe de Severino Di Giovanni jusqu'à l'exécution de ce dernier deux mois plus tôt dans la Penitenciaría).

La nuit précédant l'évasion, ils ont arrêté leurs travaux à 50 cm des toilettes de la prison, la dernière étape de leur travail. Ils ont étayé les parois qu'ils ont consolidées à l'aide d'un cric d'automobile. Le jour de l'évasion, juste à l'heure de la promenade, Roscigna et ses camarades utilisent ce même cric pour soulever la dalle des toilettes. Vicente Moretti, son beau-frère et les trois anarchistes catalans prisonniers depuis l'attaque de l'agence de Messina sont les seuls détenus au courant. Moretti est le premier à se rendre aux toilettes où il trouve le trou et la petite échelle pour descendre. Puis les trois Catalans suivent, précédant cinq prisonniers de droit commun qui en profitent pour se faire la belle. Neuf en tout. Quand Rom et un autre prisonnier de droit commun s'apprêtent à sortir, ils se font prendre.

Il y avait trois voitures qui attendaient les évadés dans la rue donnant sur l'arrière-cour de l'entrepôt de charbon. Là, ils prirent la fuite sans laisser de traces.

Roscigna avait tenu sa parole : faire évader ses camarades. Mais cette évasion, réalisée avec une synchronisation parfaite et sans même utiliser une seule balle, allait entraîner la perte de Miguel Arcangel Roscigna.

Vicente Salvador Moretti n'aura même pas neuf jours pour profiter de sa liberté, et le pire est que ses libérateurs tomberont avec lui.

Après avoir passé la nuit chez l'anarchiste Germinal Reverra, au 2326, rue Legionarios, Moretti et les trois anarchistes catalans se séparent en prenant des directions différentes. Roscigna attend Moretti dans une cachette qu'il considère comme sûre : une maison de la rue Curupi, proche de l'avenue Flores, en face de l'hippodrome de Maronas. Le comité du parti Colorado radical uruguayen est installé dans l'appartement donnant sur la rue. Le propriétaire de cette maison, Roberto Dassore, a loué à Roscigna et à Moretti la der-

rière-cour et ont cru que c'était des voleurs en train de piller l'ex-entrepôt de Gatti. Policiers et matons encerclent aussitôt l'entrepôt. C'est alors que deux inconnus tentent de sortir par la porte du fond et, se voyant cernés, se replient à l'intérieur. Mais c'est déjà trop tard. Ils sont vite appréhendés.

Penitenciaria ⁶, le juge, un certain Martinez, ramène la peine de Babby à vingt-cinq ans de prison, celle de Wladimirovich à dix ans et celle de Chelli à un an. En appel, le procureur demande la confirmation de la sentence, mais les juges, plus royalistes que le roi, condamnent à mort non seulement Babby, mais également Wladimirovich.

Ces condamnations sont longuement commentées et controversées. Les journaux anarchistes déclarent qu'il s'agit là d'une « *vengeance de classe* » de la part des juges. Le milieu juridique se montre surpris par le verdict. La peine infligée à Babby est considérée comme juste parce qu'il a tiré sur des policiers et tué l'un d'eux. Mais Wladimirovich, lui, ne s'est servi d'aucune arme. C'est ainsi que l'a entendu le juge du tribunal, à en croire ses propos : « *Tout criminel doit répondre devant la justice des méfaits qu'il a commis et de leurs conséquences. C'est pourquoi Wladimirovich ne peut être inculpé pour des actes dont Babby est responsable – la mort de l'agent Santillan et les blessures de l'agent Varela –, d'autant qu'il n'y a eu ni concertation entre eux, ni complicité de la part de Boris Wladimirovich* ».

En revanche, la cour d'appel avance l'argument suivant : « *Le tribunal fera remarquer que les accusés fomentèrent un complot, association criminelle punie par l'article 25 du Code pénal. Bien que n'ayant pas participé au meurtre de l'agent Santillan, Boris Wladimirovich en partage la responsabilité, car la loi considère qu'il existe une solidarité absolue dans les crimes de conspirateurs, et traite de la même façon les complices et les auteurs* ». En ce qui concerne la réduction de « *la peine demandée par le procureur, la cour précise qu'il lui appartient d'appliquer la loi, tant dans le cas où l'accusation interjetée appel que dans le cas où le procureur y renonce, et donc que les pouvoirs du tribunal ne peuvent être limités en aucun cas* ». La sentence est approuvée par Ricardo Seeber, Daniel J. Frias, Sotero F. Vazquez, Octavio Gonzalez Roura et Francisco Ramos Mejia. Mais deux juges de la cour d'appel, Eduardo Newton et Jorge H. Frias la désapprouvent et votent pour la confirmation de la première sentence du tribunal. C'est ce qui permettra à Babby et à Boris d'échapper à la mort, puisque la cour devra déclarer : « *Étant donné qu'elle ne peut infliger la peine de mort aux accusés, en vertu de l'article 11 du Code de procédure criminelle qui exige l'unanimité du tribunal, la cour condamne Babby et Boris Wladimirovich à la réclusion criminelle à perpétuité* ».

Quand ce verdict est communiqué à Boris, il fait remarquer sans la moindre affectation : « *La vie d'un propagandiste d'idées comme moi est exposée à ces contingences. Aujourd'hui comme demain. Je sais bien que je ne verrai pas triompher mes idées, mais d'autres prendront le relais tôt ou tard.* »

Mais dans la vie de l'ex-professeur de biologie de Zurich, il n'y aura pas de demain. Quelques mois plus tard, conduit menottes aux poignets avec un groupe de prisonniers de droit commun, il est déporté dans la lointaine Ushuaia. S'il courut autrefois le risque d'être envoyé en Sibérie, il est probable qu'il n'avait jamais pensé échouer un jour dans une région tout aussi désolée et dans un pénitencier terrible, dans ce pays si lointain.

En prison, sa santé déjà mauvaise se dégrade rapidement. Ceux qui le connurent la-bas rapportèrent qu'il continua de professer ses idées parmi les détenus. Sa fin approchait, hâtée par une mauvaise nourriture, le froid et les coups, lot quotidien de ces années obscures du pénitencier. Mais avant de mourir, il allait être l'instigateur d'un événement qui ramènera son étrange visage dans la presse (*La Razon* qualifia ce portrait de « *curieux*,

par le seul moyen possible pour des gens en cavale : l'« *expropriation par la violence* ». Roscigna tiendra parole et préparera l'évasion des prisonniers de Punta Carretas. Comme toute action complotée par les anarchistes, celle-ci aura quelque chose de romanesque, d'invraisemblable, comme une ironie moqueuse, une aventure romantique.

En Argentine, pendant ce temps, des groupes d'anarchistes expropriateurs très importants passent à l'action pour une période brève, mais intense et sans répit. Ce sont des années véritablement violentes, surtout la dernière du gouvernement d'Alvear, les deux années d'Yrigoyen, celles d'Uriburu et les premières de Justo. Tous ceux qui faisaient remarquer que l'anarchisme violent s'était développé à cause de la passivité d'Yrigoyen réalisèrent qu'ils s'étaient trompés. En effet, sous le gouvernement d'Uriburu, malgré les exécutions et la terrible répression, les anarchistes continuèrent à descendre dans la rue, à jouer avec leur vie, à s'enfoncer de plus en plus dans une impasse et à perdre les leurs un a un.

Roscigna participera en février 1929 à l'attaque des établissements Kloeckner. Et en octobre 1930, en pleine répression uriburiste, il réalise avec Severino Di Giovanni l'attaque du convoyeur des Services sanitaires à Palermo. Le butin, qui s'élève à la somme de 286 000 pesos, servira à 70% à aider les camarades prisonniers. Miguel Arcangel Roscigna et José Manuel Paz (un anarchiste espagnol appelé par ses camarades « le capitaine ») en emportent une bonne partie à Montevideo pour financer une entreprise qui a déjà commencé. En effet, en août 1929, un couple d'Italiens – et leur petite fille ont quitté Buenos Aires pour venir s'installer à Montevideo. Ils prétendent être commerçants et achètent un terrain dans la rue Solano Garcia, juste en face de la prison de Punta Carretas. Aussitôt, la police vérifie leur identité, car elle contrôle attentivement les voisins du pénitencier. Mais tout est en règle : le nouveau s'appelle Gino Gatti et songe à installer un entrepôt de charbon. En peu de temps, il monte une sorte de hangar avec une partie habitable, à l'enseigne « Entrepôt de charbon *El buen trato* ¹⁵ : vente de charbon de bois et de minerais de charbon ». Les Gatti sont très aimables avec tous les clients. Lui est très correct et gagne la sympathie de ses voisins. On le voit tous les jours prendre sa voiture, achetée au charbonnier précédent, Benjamin Dominici, pour aller livrer les sacs.

Mais dans la première semaine de mars 1931, les voisins apprennent que les Gatti ont décidé de laisser tomber leur commerce, pourtant florissant, pour retourner en Argentine. Tous regrettent de les voir partir, et le charbonnier Gatti leur fait ses adieux en arborant comme toujours un sourire aimable. Les jours passent.

Dans l'après-midi du 18 mars, un maton de la prison de Punta Carretas surveille attentivement les prisonniers qui profitent de leur quart d'heure de promenade dans la cour. Il pressent quelque chose d'anormal, mais ne saurait dire quoi. Il a reçu l'instruction formelle de surveiller plus particulièrement l'Allemand Erwin Polke. Mais celui-ci est tranquillement en train de jouer aux échecs au milieu de la cour. Peut-être est-ce cela qui est anormal. On pourrait en effet croire que Polke s'est installé là pour attirer l'attention des gardiens sur lui.

Mais quelques minutes plus tard, des cris, des coups de sifflet et des sirènes retentissent à l'extérieur de la prison. Les cris sont proférés par des voisins de l'entrepôt de charbon *El buen trato*, qui ont vu sortir des inconnus par l'ar-

15 Le bon accueil

dans tous les sens et couvrent leur retraite en déchargeant leur arme sur tout ce qui bouge. Résultat : ils emportent 4000 pesos uruguayens et laissent trois morts et trois blessés. Les morts sont le directeur de l'agence, Carmelo Gorga, un célèbre amateur du turf uruguayen, l'employé Dedeo et le chauffeur de taxi Fernandez, qui refusa d'emmener les malfaiteurs. L'incident connaît un formidable retentissement car il a lieu à quelques mètres de la résidence personnelle du gouverneur.

Au cours du braquage, les trois Catalans ont laissé échapper quelques mots dans leur langue d'origine, et la police uruguayenne en déduit que le groupe de Durruti, Ascaso et Jover Cortes court toujours. Pour confirmation, elle s'informe de leurs antécédents auprès des autorités françaises. Mais elle fait aussi d'importantes rafles d'anarchistes car, cette fois, la police se doit de faire quelque chose, tous les journaux l'exigent. Le cerveau de l'enquête est le célèbre commissaire Pardeiro, qui a la même réputation que Velar à Rosario ou Habiage à Avellaneda, parce qu'il applique des méthodes qui seront bientôt attachées au nom de Leopoldo Lugones (fils) et seront nommées « loi Bazan ».

Grâce à un indicateur, Pardeiro parvient à savoir que les braqueurs se planquent dans les chambres de bonne d'une maison au 41, rue Rousseau, à Villa de la Union. Et il n'a pas été mal informé. À quatre heures du matin, vendredi 9 novembre 1928 – c'est-à-dire quinze jours après le braquage trois cents hommes de l'armée uruguayenne et de la police, armés de mitrailleuses et de carabines, et appuyés par cinquante pompiers munis d'échelles de toute sorte, s'appêtent à donner l'assaut. Ils coupent l'électricité de la maison et installent des projecteurs. Le dispositif est si parfait que lorsque les habitants se réveillent, ils peuvent voir au moins dix têtes à chaque fenêtre pointant une arme vers eux. À l'intérieur de la maison se trouvent Antonio et Vicente Moretti et les trois Catalans, mais aussi Pura Ruiz et Dolores Rom, les femmes des Moretti, ainsi que deux enfants en bas âge. Voyant que toute tentative de résistance supposerait aussi la mort de leur famille, les anarchistes se rendent. Mais avant de sortir, Antonio Moretti prend une résolution extrême. Il ne se livre pas : il lève les mains, porte son arme à sa tempe droite et se donne la mort. Il avait auparavant confié à son frère qu'il ne tomberait jamais vivant entre les mains de la police.

Le commissaire Pardeiro, félicité par le chef de la police de Buenos Aires en personne, l'yrigoyenniste Graneros, va faire tout ce qui est humainement possible pour que Vicente Moretti donne la planque de Roscigna. Mais Moretti, bien que très éprouvé par le suicide de son frère, sait se taire. Voici ce qu'on peut lire dans ses déclarations : « *Il est vrai que je connais Roscigna, mais il y a un moment que je ne l'ai vu. Il n'a rien à voir dans l'attaque de Rawson ni dans celle de Messina* ». Il ajoute que tout ce qu'il sait, c'est que « *Roscigna a vécu pendant huit mois dans une maison près de la plage Malvin, honnêtement* ». Mais le propriétaire de la maison de la rue Rousseau prétend avoir vu deux nuits plus tôt Roscigna entrer et parler avec les Moretti et les Catalans. Ceci tendrait à prouver que l'homme qui intéresse le plus Pardeiro se trouve à Montevideo. Et la poursuite continue. Roscigna a maintenant le dos au mur. Il ne lui reste plus de refuge sûr. Alors qu'Emilio Uriondo fait route vers le Brésil, il retourne en Argentine.

Finalement, ils ont tous deux décidé de revenir pour faire évader leurs compagnons détenus à la prison de Punta Carretas, le pénitencier de Montevideo. Mais pour réaliser une opération aussi difficile, il leur faut beaucoup d'argent. Et ils sont prêts à se le procurer

sinistre et romanesque »). Il sera le « cerveau » de la vengeance des anarchistes contre Perez Millan, membre de la Ligue patriotique, assassin de Kurt Wilckens, lors de l'épisode sanglant qui a suivi les exécutions en Patagonie.

Au cours d'un attentat, Wilckens avait tué le colonel Varela, accusé par les anarchistes d'avoir fait fusiller 1500 ouvriers et peones en Patagonie. Jeté en prison, Wilckens y est tué à son tour, pendant son sommeil, par le nationaliste Perez Milian, ami du docteur Carlés, président de la Ligue patriotique. On fit passer Perez Milan pour fou et on l'envoya à l'asile d'aliénés de la rue Vieytes, pour le protéger et en même temps lui éviter la peine qu'il aurait encourue pour son crime. Boris Wladimirovich, révolté par la mort de Wilckens et apprenant qu'on avait interné Perez Millan à Vieytes pour démence, se met à simuler un déséquilibre nerveux, puis la folie la plus totale dans le pénitencier d'Ushuaia. Il sait que les fous à lier d'Ushuaia sont transférés dans les cellules pour délinquants de l'asile de Vieytes. Il en fait tellement qu'il y parvient. Mais une fois là-bas, on le conduit dans un autre pavillon que celui de Perez Milian, qui bénéficie d'un traitement privilégié dans une petite salle spéciale. Boris parvient alors, grâce aux anarchistes de Buenos Aires, à se procurer un revolver et le remet à Lucich, un interné qui a librement accès à toutes les dépendances. Avec son pouvoir de conviction, Boris persuade Lucich de venger Wilckens en tuant Perez Milian. Ce que fera Lucich. Pour les anarchistes, cette vengeance était une question d'honneur. Si bien que ceux qui connurent le rôle de Boris dans la mort de Perez Milian encensèrent l'ex-aristocrate russe comme héros de leur mouvement.

Cette responsabilité fut également la source de nouveaux mauvais traitements qui entraînèrent rapidement sa mort. Durant les dernières années, Boris avait les deux jambes paralysées, ce qui l'obligeait à ramper pour se déplacer dans sa cellule : un personnage de Dostoïevski avec une fin dostoïevskienne, qui paraît sorti du livre *Humiliés et Offensés* ou des *Souvenirs de la maison des morts*.

Cette première et insolite irruption de l'anarchisme expropriateur en Argentine amorça une longue polémique qui allait se développer durant toute l'époque où l'anarchisme fut actif dans notre pays : fallait-il appuyer ceux qui avaient recours à « l'expropriation » ou au délit pour soutenir le mouvement idéologique ? Ou fallait-il les rejeter parce qu'ils discréditaient la lutte libertaire ? Le courant des intellectuels (ceux de *La Protesta* principalement) et celui des anarcho-syndicalistes (de la FORA du IX^e Congrès) seront rigoureusement opposés tant à la délinquance politique qu'à la violence quand elle repose sur l'usage de bombes et sur des attentats contre des personnes. À l'opposé, les groupes activistes, partisans de l'« action directe » (dont le porte-parole sera à partir de 1921 le journal *La Antorcha*) et les corporations syndicales autonomes soutiendront moralement tout acte dirigé contre « les bourgeois », si illégal soit-il. D'autre part, dès les années 21-22, les rares anarchistes qui avaient soutenu la révolution bolchevique étaient d'ores et déjà bien déçus par elle. Les massacres des partisans du drapeau noir par les commissaires du drapeau rouge dans la nouvelle république socialiste – érigée sur les ruines de l'empire tsariste –, les déportations et les emprisonnements d'idéologues anarchistes venus à Moscou de tous les coins du monde, avaient tourné l'immense colonne prolétarienne anarchiste et ses penseurs contre Lénine et ses partisans.

6 La Penitenciaría Nacional se trouvait à Buenos Aires sur l'avenue Las Heras. Elle a été démolie aux alentours de 1958.

En Argentine, toutes les publications vraiment anarchistes attaquaient autant le régime communiste que le régime capitaliste : ce sont deux dictatures parfaitement identiques, écrivaient-ils, différentes par la classe qui domine, mais qui privent toutes les deux le peuple de sa liberté. Le seul contact qui existait à Buenos Aires entre communistes et anarchistes s'établissait via le Comité anti-fasciste italien, composé d'exilés de toutes les tendances de la péninsule. Il y avait là des libéraux, des socialistes, des anarchistes et des communistes qui organisaient ensemble des assemblées où s'exprimait un orateur de chaque tendance. À cette occasion, de graves désaccords éclatèrent entre anarchistes eux-mêmes. Un grand nombre d'entre eux affirmait ne pouvoir partager des tribunes avec les bourreaux de leurs camarades de Russie.

Et les anarchistes italiens qui s'opposent le plus à la collaboration avec les communistes au sein du Comité anti-fasciste deviendront précisément les deux principales figures de l'anarchisme expropriateur en Argentine : Miguel Arcangel Roscigna et Severino Di Giovanni.

Les communistes, pour leur part, condamneront dans leur journal *El Internacional* tout attentat à la bombe et toute attaque ou vol commis par les anarchistes du groupe « expropriateur ».

Le 2 mai 1921, une attaque a lieu à la douane de Buenos Aires. Les malfaiteurs emportent une somme considérable pour l'époque : 620.000 pesos. Mais, à cause d'une maladresse commise par le chauffeur, Modesto Armentanzas, on ne tarde pas à en découvrir les auteurs. Tous sauf trois tombent entre les mains de la police. Au cours de cette attaque, un douanier a été tué. Parmi les onze coupables, trois sont de vrais délinquants professionnels. Les autres sont des ouvriers qui font leurs premières armes dans le crime. Contrairement à ce que purent soutenir certains journaux, aucun d'eux n'est anarchiste, bien que l'attaque ait relancé la polémique entre les anarchistes eux-mêmes sur l'approbation ou la réprobation de tout délit commis contre la « bourgeoisie ».

Quelques jours plus tard, Rodolfo Gonzalez Pacheco entre en lice dans *La Antorcha* en écrivant les lignes suivantes dans un éditorial intitulé « Voleurs » : « *Depuis qu'on a démontré que la propriété est un vol, il n'y a pas plus voleurs ici que les propriétaires. Mais ce qui reste à voir, c'est si ceux qui les volent ne sont pas du même genre que ceux qu'ils volent, et n'ont pas une vraie mentalité de voleurs, un même penchant pour l'appropriation. Nous déclarons n'avoir aucun préjugé à l'égard des uns ni des autres. D'autant plus qu'un tel préjugé protégerait les premiers encore plus qu'ils ne le sont déjà. Parce que ceux-la crient : « Au voleur ! » de la même façon qu'ils crient « Patrie et Ordre ! », dans le seul but de cacher derrière ce fracas verbal tout ce qu'ils ont volé. C'est comme le bandit de grands chemins qui tire pour t'effrayer et qui en profite pour te dévaliser.*

Non, non et non. Que se passe-t-il en réalité ? Quel est le but du voleur ? Prendre des biens, ou tout au moins éviter le travail et l'esclavage qui en découle. Pour échapper à l'esclavage, ils jouent leur liberté et la perdent généralement, puisqu'à ce petit jeu les bourgeois sont des experts, et qu'en plus ce sont eux qui distribuent les cartes. Et si un petit voleur gagne à ce jeu, il devient riche, propriétaire, c'est-à-dire qu'il devient un grand voleur. Mais malgré tout cela, et bien que tous soient des voleurs, nous sommes plus du côté des hors-la-loi que des autres, plus avec les petits voleurs qu'avec les grands, plus avec les assaillants de la douane qu'avec Yrigoyen et ses ministres. Vaillle l'exemple ! »

argentine d'une qualité remarquable. Il s'appuiera pour cela sur un disciple assez habile et saugrenu : Fernando Gabrielesky.

Mais le thème de la fabrication de fausse monnaie est un chapitre à part de l'expropriation violente que nous traitons ici. Disons simplement que Roscigna doit rester un certain temps à Montevideo. Il sait que retourner à Buenos Aires signifie trouver la peine de mort à chaque coin de rue. La police argentine va se venger comme il le faut de l'échec de la capture de Durruti, de la mort du policier Gatto à l'hôpital Rawson et de la honte de la poursuite de Palmira à Montevideo.

Le 11 février 1928, Emilio Uriondo, accusé d'avoir commis un attentat contre le consulat des États-Unis à Montevideo est remis en liberté. Roscigna et Uriondo s'opposent résolument à un plan élaboré par les deux Moretti et trois anarchistes catalans.

Quelques mois avant l'attaque de Rawson, Antonio et Vicente Moretti ont fait venir à Montevideo leurs compagnes et leurs enfants, et se sont installés dans les chambres de bonne d'une maison de la rue Rousseau à Villa de la Union. Ils y vivent petitement, puisque leur subsistance vient du produit de la vente ambulante de cravates.

Quant aux trois Catalans, ce sont trois jeunes gens du groupe de Durruti. Celui-ci leur a conseillé de fuir l'Espagne où ils étaient très engagés. Ils étaient passibles de la peine de mort. Ils sont responsables de plus de cent attentats à la bombe à Barcelone et sont recherchés par la police militaire pour avoir fait de la propagande anarchiste dans les prisons, pour avoir causé des blessures graves à un général, deux colonels et plusieurs officiers, et pour s'être évadés d'une prison militaire. Ils s'appellent Tadeo Pena, Pedro Boadas Rivas et Agustin Garcia Capdevilla¹⁴, et ont été « recommandés » à Roscigna par Durruti. Ils sont chargés de transmettre à Roscigna l'invitation « spéciale » de Durruti, qui lui demande de se rendre en Europe, parce qu'il a besoin d'un homme d'action. Mais Roscigna refusera. Il répondra à Durruti de l'excuser, mais que la lutte en Argentine l'intéresse trop pour envisager de l'abandonner.

Les trois Catalans sont des garçons agités qui veulent de l'action : les armes qu'ils portent les brûlent et ils ne peuvent « attendre » comme Roscigna le leur recommande. Pour lui, toute action « expropriatrice » en Uruguay est déconseillée. Le calme y est revenu et il est préférable d'aider au mieux les fugitifs d'Argentine.

De surcroît, la campagne pour la liberté de Radowitzky, qui connaît un écho populaire important, atteint son apogée, et il ne faut pas dans ces circonstances impliquer l'anarchisme dans des incidents qui pourraient être impopulaires.

Mais les Moretti et les trois Espagnols agissent pour leur propre compte et réalisent une attaque qui débouchera sur un véritable carnage, et conduira finalement à la fin tragique de Roscigna.

Le braquage de l'agence de changes Messina est commis façon « bande à Bonnot » : il ne s'agit pas seulement de rechercher un butin mais aussi de paniquer les bourgeois par un véritable acte de terreur. Ils entrent en tirant

14 Le passe temps favori de ces trois garçons irresponsables était d'arrêter dans la rue le premier gradé qu'ils rencontraient, de le menacer avec leurs armes, de lui prendre son képi et de le jeter au milieu de la rue, puis de lui faire enlever ses bottes qui suivent le même chemin. Enfin ils l'obligeaient à retirer son pantalon devant un public assourdi qui n'osait que déguerpir. Une fois dans cet accoutrement pitoyable, ils faisaient courir le militaire en lui tirant quelques balles entre les jambes.

À en croire Gonzalez Pacheco, toute cette affaire n'est qu' « *un sinistre projet réactionnaire, un coup monté par la police contre l'anarchisme militant* ». « *Il y a un sinistre mobile à tout cela et derrière lui, un personnage tout aussi sinistre : le policier Santiago. Habitué à une vie d'infamies, ce nouvel instigateur de persécutions et de violences contre l'anarchisme croit qu'il peut jouer sa dernière carte contre la notre de cette façon-là. Il se leurre ce n'est pas en ayant recours à de tels moyens qu'il pourra couper les liens entre les classes travailleuses et un mouvement qui émane d'elles-mêmes et représente l'unique espoir en cette heure du monde. Ce que ni la violence ni la terreur, ni la mort n'ont pu vaincre ne pourra l'être par un complot policier à la fois sinistre et grossier* ».

Puis, répondant clairement aux hommes de *La Protesta*, le même Gonzalez Pacheco prendra position à l'égard des anarcho-bandits : « *Les délinquants sont-ils bons ou mauvais ? Qu'est-ce que cela peut nous faire à nous, camarades ? Cette interrogation qui devrait être posée au juge et qui ne l'est jamais, nous devons pour notre part la dépasser, la laisser se consumer dans la flamme passionnelle de nos vengeances : ce sont des victimes. Sans tomber dans les sensibleries devant ceux qui font de l'illégalité un système, nous pouvons affirmer qu'ils sont toujours meilleurs que ceux qui les répriment. Des images pour les valorisés ? Si l'on pouvait en avancer une seule, ce serait celle-ci : le délinquant est plus humain que le maton, lui-même est moins chien que le commissaire qui reste moins bestial que son chef qui n'est jamais aussi canaille que le président de la République ou le roi du royaume. Celui qui incarne le pouvoir incarne le mal. Les autres ne sont que de simples maillons d'une chaîne qui se termine par un anneau qui garrotte celui qui est tombé plus bas. Celui-ci, enchaîné à sa vie misérable, fait les frais de la bacchanale de sang et de larmes dont les autres s'abreuvent. Il est la victime, non seulement de la peine que lui infligent les pervers, mais aussi de ces « honnêtes hommes », qui croient encore à la légalité. C'est cette palinodie qu'il faudrait chanter devant les délinquants. Tout puritain, même s'il se dit anarchiste, est un légaliste au fond de lui, de même que toute femme qui s'enorgueillit de la chasteté de son âme est une bourgeoise au fond d'elle-même. Son capital de vertu, comme celui du bourgeois, est fait des malheurs de ses soeurs. Le délinquant est un homme débarrassé de son prétendu honneur, la prostituée est une femme débarrassée de l'amour soi-disant vertueux. Devant eux, un anarchiste ne pourra jamais se demander s'ils sont bons ou mauvais, mais seulement les entraîner dans son combat contre les bourgeois et les bourgeoises. Partager, tout partager. Moins de vertus légales. Plus de militantisme anarchiste ».*

Outre les taches de solidarité pour sa cause, Roscigna utilise l'argent de Rawson pour financer la fabrication de fausse monnaie. La fausse monnaie exerce une véritable fascination sur les anarchistes expropriateurs agissant en Argentine. Roscigna est persuadé que par le biais de la fausse monnaie, ils peuvent vaincre la bourgeoisie. Il compte pour cette activité sur un personnage à l'allure romanesque, l'Allemand Erwin Polke, technicien jusqu'alors inégalé dans l'art de l'imitation graphique. Polke est un homme silencieux – anarchiste individualiste, lecteur assidu du théoricien Max Stimer – et solitaire qui ne vibre que lorsqu'on lui propose de fabriquer des faux billets. Il n'a jamais demandé l'aide de qui que ce soit. Il se contente de peu et vit en ermite. Tout ce qu'il gagnera dans sa vie, ce sera la prison où il purgera une peine pour un délit encore inégalé : dans l'enceinte même de la prison de Punta Carretas, à Montevideo, il fabriquera une fausse monnaie

Le groupe anarchiste expropriateur (ou illégaliste) en Argentine naquit de la nécessité d'organiser l'autodéfense. Car il n'y avait pas seulement l'armée qui réprimait les activités anarchistes (Semaine tragique, grève des ouvriers agricoles en Patagonie, grèves dans les ports en 1921, etc.) et la police (dont la spécialité était de combattre les agitateurs, d'arrêter les chefs de file, de surveiller et de disperser les meetings, de briser les grèves), il y avait aussi et surtout l'action dans tout le pays de la Ligue patriotique argentine dirigée par Carlés. Ces années-là, il n'y eut pas une semaine sans affrontements sanglants entre ouvriers anarchistes et membres de l'Organisation de défense de la propriété, agissant sous l'égide de la Ligue patriotique.

La Ligue patriotique était non seulement puissante dans la capitale, mais aussi dans l'intérieur du pays sous l'autorité de Carlés, les propriétaires terriens et leurs fils s'armaient en phalanges et suivaient un entraînement militaire pour se défendre contre l'agitation permanente des ouvriers agricoles. Les affrontements étaient inévitables, et celui du 1^{er} mai 1921 à Gualeguaychu se termine en véritable tragédie.

Ce jour-là, la Ligue patriotique organise une grande manifestation – par opposition à la célébration prévue par les ouvriers – avec un grand défilé de gauchos à cheval, des écoles catholiques de la région, des drapeaux argentins de cinquante mètres de long, des jeunes filles lançant des fleurs au passage de la jeunesse musclée de la Ligue... Cette manifestation atteint son apogée avec l'arrivée de Carlés, redingote et chapeau melon, descendant d'un biplan en provenance de Buenos Aires.

Une fois terminée cette grand-messe de confirmation patriotique, la cavalerie de gauchos, sous le commandement du latifundiste Francisco Morrogh Bernard, se dirige vers la place de Gualeguaychu, où se tient le meeting ouvrier et où flottent un drapeau rouge et un drapeau noir. À la vue de ces emblèmes, le sang patriotique des hommes de Carlés ne fait qu'un tour. Ils foncent sur la fragile tribune prolétaire et sur les trois mille participants. C'est un véritable carnage. Dans un premier temps, on parle de cinq ouvriers morts et de trente-trois blessés graves. La presse anarchiste multiplie ces chiffres par trois, tandis que la presse officielle les minimise.

La Prensa tente d'expliquer l'affaire en affirmant que « *95% des victimes n'étaient pas des Argentins. On peut alors imaginer le type de rassemblement ouvrier qui eut lieu et au cours duquel les anarchistes ont du s'attaquer violemment aux symboles nationaux. Il n'y eut que vingt à trente membres de la Ligue patriotique qui prirent part à l'incident. La police a d'abord prétendu, probablement par précipitation, que les ouvriers n'étaient pas armés* ».

Le lendemain, le local de la société de résistance de l'Union des chauffeurs de la capitale est attaquée par deux voitures pleines de jeunes de la Ligue patriotique. Deux ouvriers anarchistes sont tués : les frères Canovi. Et trois ou quatre jours après a lieu une fusillade au port – où les dockers ont déclenché la grève – au cours de laquelle sont abattus un ouvrier anarchiste et un membre de la Ligue patriotique.

La violence se fit plus forte, et les anarchistes dans leurs publications exhortèrent à résister par les armes à toute attaque de la Ligue, préconisant même de « *l'attaquer sur son propre terrain* » si cela était nécessaire.

Dans les années 20, il sera de plus en plus difficile d'obtenir la paix sociale. Car ceux qui étaient anarchistes se vantaient de porter une arme, et il est vrai qu'ils n'étaient pas man-

chots pour s'en servir. Il suffit de citer les événements de Jacinto Arauz, ou l'on vit éclater pour la première fois dans l'histoire une fusillade entre policiers et anarchistes dans un commissariat. Dans cette localité, les ouvriers agricoles vivent dans la crainte, car leurs droits ne sont pas respectés, et ceux qui osent protester sont remplacés par des ouvriers venus d'ailleurs. Le commissaire de la localité ne trouve pas mieux à faire, pour tenter de résoudre le problème, que d'inviter tous les contestataires au commissariat « *afin de discuter et de parvenir à un accord* ». Des travailleurs s'y rendent – parmi lesquels se trouvaient plusieurs délégués influencés par les théories de Bakounine – et sont invités à passer dans la cour du commissariat, qu'ils sont surpris de voir cernée de policiers armés. Le commissaire n'apparaît toujours pas, contrairement à deux sergents qui se mettent à appeler les ouvriers un par un, puis à les faire passer dans un couloir, avant de les désarmer et de les remettre à d'autres policiers. Ceux-ci les font s'allonger sur le sol et les frappent à coups de gourdin. Voilà une façon expéditive de résoudre un conflit du travail. Mais les anarchistes qui se trouvent encore dans la cour, et qui ne sont sûrement pas des enfants de chœur, bien que cernés, se mettent à tirer. C'est une véritable tragédie avec des victimes des deux côtés.

Depuis ce jour, Jacinto Arauz devint un symbole pour tous les travailleurs argentins. C'était une sorte d'application du proverbe « À bon chat, bon rat ».

Bien sur, certains anarchistes exagéraient un peu en portant toujours une arme quand ils se rendaient quelque part. Il arrivait que leurs propres publications soient amenées à leur donner publiquement des conseils. Comme dans cette annonce pour un pique-nique à Rosario publiée dans *La Antorcha*. « À Rosario, grand pique-nique familial au bénéfice des prisonniers politiques, dans l'île Castellanos sur le fleuve Parana. Pour les messieurs \$ 1,20 ; pour les dames et les mineurs : \$ 0,50 ; gratuit pour les enfants. Attention : nous signalons que la sous-préfecture contrôlera les passagers lors de l'embarquement, c'est pourquoi il est recommandé de ne pas porter d'arme sur soi. »

Ou bien encore cet entrefilet publié à la une de *La Protesta* : « *À propos du pique-nique dominical : comme il est hélas d'usage aux cours des pique-niques organisés par La Protesta, des coups de feu ont été tirés dans les bois de l'île Maciel pendant la journée et surtout à la tombée de la nuit. Ce qui s'est avéré très dangereux et a paniqué des familles qui participaient au pique-nique, qui devrait être une réunion agréable de franche camaraderie pour les anarchistes. Nous avons reçu des plaintes de plusieurs participants à ce pique-pique, et même celle d'un pêcheur qui habite cette île. Ils ont tous failli recevoir une balle perdue au cours de l'une des nombreuses séances de tir. Il est nécessaire que les camarades évitent de tirer des coups de revolver dans les bois et fassent prendre conscience aux amateurs de la gâchette facile du danger qu'ils représentent. Ils font preuve d'un manque total de savoir-vivre avec ces jeux dangereux, et c'est aux anarchistes qu'il incombe de veiller au bon déroulement de nos activités et, surtout, à la sécurité de tous ceux qui nous donnent des preuves de confiance en y participant. Nous recommandons par conséquent aux camarades de ne pas tirer pendant nos pique-niques et d'empêcher de jouer à ce jeu ceux des participants qui n'auraient pas lu cette recommandation* ». Il semblerait que ces coups de feu amicaux aient été une coutume assez enracinée, car le journal en question continuera de publier cette recommandation plusieurs jours d'affilée. On ne saurait compter les cas d'affrontements entre ouvriers de différentes tendances sur

sur l'efficacité théorique de nos détectives, il se dissiperait devant leurs hypothèses infaillibles. Mais une fois sur le terrain, un détail fâcheux, une minute perdue, n'importe quelle erreur dans le temps, l'espace ou la distance, éloigne les fins limiers et leur proie de façon déconcertante. Le meilleur vaudeville ne pourrait certainement pas imaginer des situations plus effrayantes et plus comiques que celles qui nous sont quotidiennement offertes par la meilleure police du monde dans la plus spectaculaire des enquêtes ».

Avec ses éditions consacrées au braquage de Rawson et à la description détaillée de la poursuite des fugitifs en Uruguay, le journal *Critica* fait de gros bénéfices : son tirage grimpe constamment, les gens dévorent ses chroniques. On pourrait même penser que le journal prend le parti des fugitifs, mais il n'en est évidemment rien. Roscigna le sait bien ; il a très bien compris les méthodes de la presse à sensation. Dans le fond, *Critica* met la police sur les dents. Les quatre anarchistes préféreraient que personne ne parle d'eux, et ne pas apparaître tous les jours à la une du journal le plus vendu, sans parler des pages intérieures, pleines de leurs portraits dessinés. Mais Roscigna n'est pas homme à se laisser impressionner. S'il s'agissait de Di Giovanni, par exemple, celui-ci se rendrait personnellement à la rédaction du journal, au mépris de tous les dangers, et ordonnerait au directeur de cesser sa campagne sous peine de prendre quatre balles dans la peau. Roscigna, lui, va au contraire tirer parti du journal *Critica* au maximum. Il lui écrit plusieurs lettres que Botana fait publier à chaque édition. Ces lettres – méthode que Vazquez Paredes utilisera plus tard – abondent en témoignages, lieux et témoins fantaisistes, qui désorientent encore plus la police.

Les jours passent, et Santiago, Zavala, Gariboto et tous ses limiers doivent s'avouer vaincus et rentrer. Il ne leur reste qu'à attendre et à avoir confiance en cette arme irremplaçable de la police : les indicateurs, ces individus que l'on rencontre dans toutes les couches sociales : domestiques, portiers, petits vendeurs de journaux, chauffeurs, employés, avocats, médecins, parents de militaires, sacristains, bigotes, prostituées, proxénètes. Toute cette gamme de collaborateurs gratuits fut la « cinquième colonne » la plus efficace et que la police utilisa pour vaincre l'anarchisme combattant.

Peu d'événements ont autant intéressé le public durant ces années-là que l'attaque de l'hôpital Rawson et la poursuite de Roscigna et de ses camarades. En Uruguay, l'affaire arrive au Parlement, et un rapport est demandé au ministère de l'Intérieur après l'échec de la police uruguayenne. En Argentine, *La Prensa* stigmatise le manque de courage civique des gens, puisque pendant l'attaque « *personne n'a pris le risque d'intervenir, ni pour empêcher l'attaque ni pour permettre d'arrêter les délinquants* ».

Bien entendu, l'événement, par son ampleur, a également un retentissement au sein même du mouvement anarchiste. *La Protesta* prend ses distances avec l'affaire et avec « les Roscigna et Moretti », sous la griffe d'Abad de Santillan qui exhorte les anarchistes « *à faire cesser et à isoler ce foyer de perversion et de déviation des idées et des méthodes de lutte ; l'anarcho-banditisme est malheureusement une véritable plaie* ». À l'inverse, *La*

Antorcha, journal dirigé par Gonzalez Pacheco, écrira que ce ne sont que des bobards de la police, et que ni Roscigna, ni Vazquez Paredes, ni les Moretti n'ont un quelconque rapport avec l'attaque de Rawson.

13 De barium : connaissance pratique des chemins, sentiers, pistes et rivières d'une région ; expert, expérimenté.

Pour la police argentine, tout est clair. Elle sollicite alors la collaboration de la police uruguayenne, et envoie plusieurs délégations à Colonia, Palmira, Carmela et Montevideo. Tous les moyens disponibles sont mobilisés pour la capture des responsables du braquage de Rawson. Pendant ce temps, Roscigna et les Moretti, après avoir parcouru à cheval les environs de Palmira, louent une voiture et entreprennent le voyage pour Montevideo. Ils comptent sur l'assistance du baqueano¹³ Osores, un paysan uruguayen prêt à risquer sa peau pour les anarchistes.

Les commentaires faits à la presse par les commissaires argentins Santiago et Zavala emplissent d'optimisme tous ceux qui attendent la capture des trois anarchistes. Il sont sur leurs talons, et la chasse est détaillée heure par heure. De Palmira, ils se rendent à La Agraciada, en passant par Drabble pour aller vers le Nord. Arrivés à Soriano, ils continuent jusqu'à Mercedes, où ils prennent la route de Montevideo. Ils passent la nuit à Cardona, dans un petit hôtel juste en face du commissariat. De chaque localité où ils sont passés parviennent des témoignages. Et tout est retranscrit dans les journaux. *La Prensa*, par exemple, raconte que, à Cardona, au lieu-dit La Lata, les fugitifs s'entraînent au tir. Ainsi écrit-elle dans son édition du 16 octobre de cette année-la : « *Roscigna est considéré comme le chef de file des malfaiteurs, on suppose qu'il a sur ses complices une grande influence morale, émanant de son caractère audacieux et décidé, et de ses talents de tireur adroit et redoutable, comme il l'a prouvé au cours d'une démonstration qu'il fit devant quelques personnes de La Lata (à Cardona). À trente mètres d'eux, il réussit, avec une carabine Winchester, un fusil Mauser et un revolver, à faire des trous dans une boîte pas plus grosse qu'une pièce d'un peso uruguayen. Roscigna considérait cet exercice à la fois comme un entraînement à une technique pouvant lui être utile à tout moment, et comme une démonstration de sa maîtrise absolue de ce sport* ».

Ils quittent San José quelques minutes à peine avant l'arrivée de la police uruguayenne, parfaitement conseillée par la police argentine. Ils arrivent enfin à Montevideo et commencent par boire un coup au café De Salvo, sur l'avenue Milian et Vilardebo, et font leurs adieux au baqueano Osores. Du café, ils se rendent à pied chez le barbier qui se trouve aux alentours du marché agricole de la rue José L. Terra, pour se faire raser. Puis ils se perdent dans les rues de ce quartier ouvrier, où vivent de nombreux anarchistes. C'est là que l'on perd leur trace. La police n'en saura pas plus, malgré bien des efforts. Tout son optimisme s'effondre. Et les journaux se mettent alors à la critiquer durement pour son manque de rapidité. *Critica* en profite pour se laisser aller à un sarcasme contre les hommes du commissaire Santiago. À chaque page on trouve un titre du genre : « *Dans tout l'Uruguay et jusqu'ici la police trouve des voitures fantômes* ». Et l'on peut lire dans un encadré du journal, titré « *Une histoire à la Mark Twain* », « *Mark Twain nous a raconté l'aventure grotesque de ces enquêteurs qui suivent à la loupe les traces d'un éléphant en fuite. Absorbés par leur recherche, le nez collé au sol, ils examinent les empreintes laissées parmi tant d'autres sur le chemin par les pattes du fabuleux pachyderme. Soudain, leur front heurte une masse imprévue. Ils lèvent alors les yeux et se trouvent nez à nez avec l'éléphant qu'ils viennent juste de voir, à quelques millimètres d'eux, malgré sa taille monumentale, et comme par accident. C'est exactement ce qui est en train d'arriver à notre police – la meilleure du monde. À vouloir mieux voir, elle ne voit rien, et quand elle voit quelque chose, c'est parce que les autres se laissent découvrir. S'il y avait un doute*

les lieux de travail, les gestes de révolte des travailleurs envers les contremaîtres ou les patrons qui dégénéraient, des salariés affrontant des policiers et des membres de la Ligue patriotique. Citons, à titre d'exemple, le cas de Pedro Espelocin – qui sera plus tard un membre actif du mouvement anarchiste expropriateur – tuant un contremaître alors qu'il maltraitait un enfant. La liste est longue des prisonniers politiques condamnés pour des délits liés à des luttes sociales et politiques, que cela aille du simple fait de grève jusqu'à l'homicide. Le Comité de défense des prisonniers sociaux et déportés, soutenu par la modeste contribution des travailleurs anarchistes, ne peut jouer son rôle pleinement. Il s'occupe, non seulement, de régler les honoraires des avocats et les frais de procédure des accusés, mais aussi de prendre en charge leurs familles. Mais cette commission n'a pas qu'un rôle passif qui se réduirait à trouver des moyens, comme l'auraient fait une sorte d'Armée du Salut ou une société de dames patronnesses. Sa mission secrète est de faire évader les prisonniers. Pour y arriver, il faudra mettre en oeuvre toutes sortes de moyens : envoyer en mission des « camarades de confiance », tourner autour des prisons parfois des mois entiers avant d'avoir tous les renseignements, louer des maisons, se procurer des voitures pour organiser la fuite, soudoyer les matons et des auxiliaires de justice, voire les greffiers pour qu'ils influencent les sentences.

Celui qui dirige tout est le secrétaire du Comité de défense des prisonniers et déporté : Miguel Arcangel Roscigna, leader métallurgiste anarchiste. Alors que les idéologues de *La Protesta* et de *La Antorcha* font observer dans leurs pages que la liberté des prisonniers ne doit être obtenue que par des mouvements de grève ou par la mobilisation des masses populaires, Roscigna est un homme d'action suffisamment rusé pour déjouer tous les plans de la police et de la justice. C'est un cérébral, froid, planificateur. Mais quand il faut agir, c'est lui qui prend les choses en main, non seulement en dirigeant mais aussi en passant à l'acte. Il l'a déjà démontré dans l'affaire Radowitzky : avec patience et astuce, il fit toutes les démarches pour être nommé gardien de prison à Ushuaia. Là, il préparera tout dans le détail pour que cette fois l'évasion n'échoue pas. Alors que tout est prêt, et lors du congrès de l'Union syndicale argentine composée de dirigeants socialistes et syndicalistes, un individu irresponsable révèle, avec l'intention de nuire aux anarchistes, que Roscigna travaille comme « chien » dans le pénitencier d'Ushuaia (« chien » était l'affectueux qualificatif que les anarchistes donnaient aux gardiens de prison et aux policiers). Après avoir enquêté, la police constate que Roscigna se trouve effectivement en Terre de Feu. Il est immédiatement révoqué et expulsé du pénitencier. Avant de disparaître, et pour que tout cela n'ait pas servi à rien, Roscigna met le feu à la maison du directeur de la prison. Plus tard, c'est lui qui organisera à deux reprises l'évasion du boulanger Ramon Silveyra, condamné à vingt ans de prison. Ces deux événements vraiment spectaculaires montraient un véritable talent d'organisateur. Talent dont il fit preuve ensuite dans la préparation de célèbres attaques et pratiques d'action directe.

La guerre sans merci engagée entre les deux fractions anarchistes, les *protestistas* et les *antorchistas*, qui allaient représenter la droite et la gauche au sein du mouvement, atteint un paroxysme tel que le Comité de défense se scinda en deux fractions qui défendront chacune leurs prisonniers. La fraction proche de *La Protesta* et de la FORA du V^e Congrès soutiendra exclusivement les anarchistes prisonniers d'opinion, tandis que celle proche de *La Antorcha* prendra la défense de tous les prisonniers accusés de délits de droit com-

mun (c'est-à-dire les anarchistes expropriateurs). C'est ce qui s'est passé dans le cas si controversé des prisonniers de Viedma.

En 1923, dans la région du Rio Negro, une diligence de la Poste est attaquée, comme cela se passait au Far West. La police territoriale arrête pas très loin de là cinq ouvriers agricoles anarchistes, alors qu'ils ramassaient du bois pour préparer un *asado*⁷. Ils avouèrent sous d'atroces tortures être les auteurs de l'attaque. L'un d'eux, Casiano Ruggerone, deviendra fou à la suite de ces tortures et mourra quelques mois plus tard à l'asile de Vieytes. Les quatre autres seront condamnés à un total de 83 ans de prison : 25 ans pour Andrés Gomez, Manuel Viegas et Manuel Alvarez, et 8 ans pour Esteban Hernando.

La fraction proche de *La Antorcha* entamera une longue campagne pour obtenir la révision du procès. *La Protesta*, après avoir manifesté une défense tiède, écrira dans ses colonnes que les prisonniers de Viedma « *sont des délinquants ordinaires qui n'ont rien à voir avec la propagande et les idées anarchistes* ». Cela exacerba la polémique au sein du mouvement, polémique qui se poursuivra tant que l'anarchisme jouera un rôle important dans la vie ouvrière argentine. Celle-ci fut d'ailleurs constante dans l'anarchisme : depuis Proudhon en passant par Bakounine, Reclus, Malatesta, Armand, Gori, Fabbri, Treni, Abad de Santillan, combien se sont demandés s'il fallait faire la révolution par tous les moyens, ou bien garder des anarchistes l'image d'hommes purs, irréprochables, qui font la révolution en prônant un idéal humaniste.

Mais les événements allaient entraîner progressivement les deux tendances dans de graves contradictions. Dans l'affaire Sacco et Vanzetti par exemple, une injustice qui eut encore plus de retentissement – par la mobilisation ouvrière mondiale qu'elle suscita – que « l'affaire Dreyfus » en son temps.

Que s'est-il passé avec Sacco et Vanzetti ? Presque la même chose qu'avec les prisonniers de Viedma, mis à part que, dans ce dernier cas, ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'opinion publique » n'entra pas en jeu. En revanche, Vanzetti et ses camarades anarchistes italiens aux États-Unis surent s'en servir de façon magistrale, en menant pendant plus de sept ans une agitation populaire dans le monde entier, qui restera probablement inégalée. Aux États-Unis même, cette agitation fut dix fois plus importante que celle qui conduira plus tard à la fin de la guerre du Vietnam.

Dans cette affaire, tous furent unanimes : anarchistes individualistes, anarcho-communistes, anarchistes expropriateurs et partisans de la violence, sociaux-démocrates, communistes, libéraux, le Pape et jusqu'aux fascistes qui « *approuvèrent la résolution du juge de suspendre la sentence de peine de mort pour les accusés* »⁸.

Une fois arrêtés – quinze jours après le hold-up de Brintree et la mort de deux encaisseurs – Sacco et Vanzetti déclarent avoir été indirectement impliqués dans l'attaque. Ces déclarations sont faites sur les conseils de leur avocat qui pense ainsi leur épargner l'extradition en Italie, qui serait immédiate s'ils se reconnaissaient anarchistes. Autrement dit, il n'y a pas dans leur cas de torture physique comme dans celui des prisonniers de Viedma, mais bien une pression, une torture mentale : ou ils acceptent les arguties juridiques, ou ils sont extradés. Et c'est cette interminable chicane qu'ils vont perdre après sept longues années, malgré le soutien moral du monde entier.

En condamnant Sacco et Vanzetti à la chaise électrique, la justice se discrédite. À aucun moment les juges nord-américains ne purent prouver de façon claire la culpabilité des

Le 1^{er} octobre 1927, à l'entrée de l'hôpital Rawson, au milieu des gens qui vont et viennent et des malades et leurs proches, il y a trois hommes qui portent un bandage à la tête. Sans doute les victimes d'un accident. Ils sont là à la porte, comme attendant quelqu'un, et personne ne fait attention à eux. En fait, ils attendent bien quelqu'un : le convoyeur chargé d'apporter les salaires et qui ne doit pas tarder.

Les trois hommes à la tête bandée sont Miguel Arcangel Roscigna, Andres Vazquez Paredes et Antonio Moretti. À trente mètres de là, Vicente Moretti attend au volant d'une Phaeton.

Roscigna sait que le coup va être difficile. Il a appris que le policier qui escorte le convoyeur est un ancien champion de tir. C'est pourquoi les assaillants comptent beaucoup sur l'effet de surprise. Roscigna déteste les « drames », tirer pour tirer et faire couler du sang inutilement.

Lorsque le convoyeur descend de voiture la mallette à la main, accompagné du policier, nos trois hommes s'approchent et les menacent de leurs pistolets. Soudain, la situation tourne mal. La mallette est lâchée, un des anarchistes la prend et court vers la voiture. Les deux autres le suivent, mais l'un d'eux, en se retournant, remarque que le policier a sorti son pistolet. D'un geste instinctif, l'anarchiste tire le premier et le touche. Tout en courant, il voit le policier s'effondrer.

Les journaux feront savoir par la suite qu'il s'agissait de Francisco Gatto, un agent de police de Buenos Aires, et qu'il est pratiquement mort sur le coup.

Le butin est considérable : 141 000 pesos. Mais avant de penser à son usage, ils doivent fuir car, malgré plusieurs fausses pistes, la police n'a pas perdu leur trace. C'est un grand ami d'Yrigoyen et vieil ennemi des anarchistes, le commissaire Santiago, qui est chargé de l'enquête. Il pressent dès le début qu'il s'agit là d'un coup des anarchistes. Le chauffeur Dositeo Freijo Carballedo est le premier à être arrêté. Il est la victime expiatoire de toutes les enquêtes. Quand un attentat à la bombe ou un braquage a lieu, le premier à être arrêté est cet Espagnol. Ce n'est certes pas un saint, mais il n'a rien à voir avec cette histoire. Roscigna comprend que le moment est venu de quitter Buenos Aires et de passer en Uruguay où il a de très bons amis. Pour cela, il fait appel à l'Andalou Bustos Duarte, batelier sur le Tigre et inconditionnel des anarchistes. C'est lui qui, quelques mois plus tard, hébergera Severino Di Giovanni dans le delta, quand la police sera à ses trousses.

Bustos Duarte est prêt. Roscigna et les frères Moretti voyageront avec lui sur le bateau *E pur se muove*. Vazquez Paredes prendra une autre destination. Ils laisseront la voiture dans un garage de San Fernando, recommandé par un voisin, que tout le monde connaît sous le nom de « Bébé Castro ». Les trois fugitifs traversent le delta et passent la nuit dans un ranch que possède don Hilario Castro, le père de « Bébé », à Palmira. Mais le patron du garage de San Fernando est un homme qui joue sur les deux tableaux. Après avoir touché une bonne somme d'argent pour cacher la voiture, il les dénonce à la police.

Toute la direction du département d'enquête et de l'Ordre social se mobilise sur-le-champ. Ils se rendent au garage, y découvrent la voiture de l'attaque, arrêtent « Bébé Castro » et foncent à la maison du batelier Bustos Duarte. Il ne s'y trouve pas, mais il y a son épouse qui, sous l'effet de la surprise, répond en long, en large et en travers à toutes les questions de la police. Elle reconnaît les photos de Roscigna, les deux Moretti et Vazquez Paredes qui, ajoute-t-elle, n'a pas voyagé sur le bateau de son époux.

Roscigna veut préparer les choses méticuleusement, pour que cela vaille le coup et que ça rapporte un gain intéressant sans faire trop de tapage. Il compte sur son ami inconditionnel, Andres Vazquez Paredes, un jeune Espagnol plein d'assurance, intelligent et clairvoyant. Celui-ci a derrière lui une vie très active de lutte dans le syndicat des peintres, il est expert dans la fabrication de bombes, et a enduré la prison après sa participation aux attentats terroristes de 1921, lors de la campagne de soutien à Radowitzky. C'est ce même Vazquez Paredes qui aida l'anarchiste allemand Kurt Wilckens à préparer la bombe qui tua le lieutenant colonel Varela. Mais si Roscigna peut s'appuyer sur Vazquez Paredes, il lui manque un autre homme indispensable : Emilio Uriondo, détenu à la prison de Punta Carretas, à Montevideo, pour l'attentat contre le consulat des États-Unis. Emilio Uriondo fait mentir tous ceux qui prétendent que le mouvement anarchiste en Argentine fut exclusivement étranger. C'est en effet un Criollo de pure souche : Emilio Adelmo Uriondo, de la localité de Magdalena. Il concentre sur sa personne tout ce qui est valorisé chez l'indigène : la noblesse de celui qui ne laisse jamais tomber ses amis, ou les principes de la loyauté quand ils sont en jeu, un homme d'une seule pièce, toujours entier. Fort de ces qualités, il possède en outre ce sixième sens qu'ont les Criollos pour deviner qui est qui. Il use de cette vivacité d'esprit dans ses rapports avec la police, avec l'autorité, car en bon Criollo qu'il est, il est révolté, rebelle à outrance. Il n'aime pas être commandé ou malmené. De quel droit on le commanderait lui ? Pour le Criollo, la seule bénédiction que Dieu ait donné à l'homme, c'est sa liberté, parole sacrée. Emilio Uriondo a besoin de cette liberté parce qu'il respecte celle des autres. Il possède cette culture propre au Criollo. Il est fin, voire délicat quand il parle. Et, en plus, il est capable de résister à n'importe quelle douleur physique. Ses larges épaules supporteront le poids de plusieurs années d'Ushuaia, les coups, puis les intempéries lorsque, évadé, il traversera à pied et de nuit des régions arides et des montagnes. Son corps supportera aussi des jours et des jours d'interrogatoire sur la « chaise à tourniquet », un instrument qui rapproche petit à petit les jambes des mains attachées dans le dos, et que l'on utilise encore au Congo, tandis qu'il soulève le cœur des bonnes âmes occidentales qui découvrent les photos dans leurs journaux. Emilio Uriondo a d'autres qualités : il est studieux, autodidacte et possède une culture politique comme peu en ont, même s'il n'en fait pas étalage ; il connaît très bien les thèses de Bakounine, Marx, Kropotkine, Engels, Malatesta et Lénine. Il est convaincu toutefois que la théorie sans l'action ne sert à rien. C'est pourquoi la campagne des intellectuels anarchistes qui se montrent scandalisés devant le cas d'un Di Giovanni ou d'un Roscigna ne l'impressionne pas.

Cet Uriondo est l'homme qu'il faut à Roscigna pour faire son prochain coup, mais il est en prison. Il doit donc chercher quelqu'un d'autre. Il a besoin d'hommes d'action, et il y en a peu. Il choisit alors de prendre les frères Moretti, deux hommes aux idées peu claires, mais qui ont risqué leur vie plus d'une fois. Ils ont été les protagonistes de la grève contre la compagnie pétrolière La Energina. Ce mouvement avait pour origine « l'expropriation » de carburant par des pompistes. L'entreprise les découvrit et les licencia. La solidarité anarchiste se manifesta alors dans un mouvement très violent qui alla même jusqu'à provoquer une polémique au sein du mouvement libertaire. C'est là qu'entre en jeu Eliseo Rodriguez, anarchiste espagnol au passé irréprochable, dont nous parlerons plus loin. Roscigna a ses hommes : Andres Vazquez Paredes, Vicente Moretti et Antonio Moretti, tous prêts à le suivre n'importe où.

deux Italiens. Ils n'eurent que des indices, des témoignages, légalement sans valeur, non probants. Il va de soi que ce qui a pesé avant tout sur la sentence, c'est le fait que les accusés aient été anarchistes, comme dans l'affaire des prisonniers de Viedma. Sur la culpabilité ou l'innocence de Sacco et Vanzetti, on ne pourra jamais avoir de certitudes. Ce qui est incontestable, en revanche, c'est qu'ils appartenaient à un groupe partisan de l'action directe. *La Adunata dei Refrattari* fut l'organe de presse des anarchistes italiens new-yorkais à qui l'on doit, pour une grande part, le commencement de la gigantesque campagne d'agitation mondiale qui tira le signal d'alarme. C'était un journal manifestement partisan de l'action directe. À tel point que, quelques années plus tard, il soutiendra Severino Di Giovanni et ses camarades, qui seront soit ignorés soit critiqués en Argentine. Le dernier mot sur l'affaire Sacco et Vanzetti pourrait être celui de l'écrivain et journaliste Francis Russel dans sa minutieuse enquête intitulée *Tragédie à Dedham*, publiée en 1962 et considérée comme un travail sérieux par toute la presse européenne. Francis Russel pense que – opinion partagée par James Joll – Sacco était un « expropriateur » convaincu et agissait de la sorte dans le but de réunir des fonds pour la cause. Et il est probable que lui et Vanzetti – qui offrait toujours son hospitalité aux persécutés, sans leur demander s'ils étaient expropriateurs ou non – furent éliminés parce qu'ils étaient de dangereux agitateurs.

Mais dans le soutien qu'apportèrent les anarchistes à Sacco et Vanzetti, il y eut sans aucun doute un hiatus. Fallait-il les défendre parce qu'ils étaient innocents ou parce qu'ils étaient anarchistes ? Et s'ils avaient été effectivement coupables de hold-up destinés à financer la propagande, aider les prisonniers et les grévistes, les aurait-on défendus de la même façon dans les colonnes de la « presse officielle » de l'anarchisme argentin ? Le même dilemme allait se présenter avec l'épopée de Buenaventura Durruti en Argentine.

Le 18 octobre 1925, trois individus s'introduisent, « à la manière du cinématographe » comme l'écrivit *La Prensa*, dans la gare de tramways Las Heras, de l'Anglo, en plein quartier de Palermo. L'un d'eux porte un masque. Les receveurs viennent de compter la recette de la vente des billets. « *Haut les mains !* » s'écrient-ils, avec un fort accent espagnol, avant d'exiger l'argent. Les employés expliquent en balbutiant qu'il est déjà dans le coffre-fort. Ils demandent alors la clé, en vain, car le chef est parti avec. Les assaillants discutent entre eux et se retirent. En passant devant le comptoir, ils prennent une petite bourse qu'un gardien vient de poser. Elle contient 38 pesos en pièces de dix centavos. Dehors, il y a un complice et, plus loin, une voiture qui les attend. Ils disparaissent sans laisser de traces.

Celui qui vient de diriger cette attaque infructueuse, qui n'a rapporté que 38 pesos en petite monnaie (chose évidemment déprimante pour les assaillants qui ont agi avec une précision mathématique, mais à qui il a manqué le dernier détail), n'est autre que Buenaventura Durruti. Durruti, qui deviendra onze ans plus tard le personnage le plus légendaire de la guerre civile espagnole, le guide incontestable des anarchistes espagnols

- 7 Grillade de viande dont raffolent les Argentins.
- 8 Benito Mussolini le fit uniquement dans le but de gagner la sympathie de la communauté italienne aux États Unis, tandis que, à l'intérieur, il persécutait les anarchistes, les communistes et les socialistes en utilisant l'huile de ricin, la prison, l'exil et l'assassinat politique, comme dans l'affaire Mateotti.

et des libertaires venus du monde entier défendre la République contre le soulèvement franquiste. Durruti, le commandant de la colonne portant son nom, qui sauve Madrid en venant d'Aragon et qui défait, avec trois mille miliciens mal entraînés, toute une armée disciplinée avec des officiers d'état-major, des généraux en uniforme qui ont étudié la tactique, la stratégie et le commandement.

Ce pistolero aux 380 piécettes de dix centavos sera celui qui, après sa mort sur le front de la « ciudad universitaria » de Madrid, aura les obsèques les plus grandioses qu'ait jamais eues un leader ouvrier en Espagne. James Jon dira :

« *La mort de Durruti priva les anarchistes de l'un de ses héros les plus célèbres et les plus impitoyables. Ses funérailles, qui se tinrent à Barcelone, furent la dernière grande manifestation anarchiste, rassemblant deux cent mille militants qui défilèrent dans les rues de la ville. On se serait cru à la manifestation dont Moscou fut le théâtre quatorze ans plus tôt, quand l'enterrement de Kropotkine donna aux anarchistes russes la dernière occasion de montrer leur force en public, avant que les communistes ne les anéantissent* ».

Et, par ironie du sort, ou parce que les idéologues doivent s'adapter aux circonstances, l'intellectuel anarchiste Diego Abad de Santillan – un des militants libertaires argentins qui attaqua avec le plus de virulence les « expropriateurs » – appellera en 1969 le bandit aux 38 pesos : « *Buenaventura Durruti, le chevalier sans peur et sans reproche* ».

La police de Buenos Aires est désorientée : des bandits avec un accent espagnol ? Elle n'en a fiché aucun avec de telles caractéristiques. Elle interroge des gens du milieu et n'obtient pas plus d'indices. Personne ne les connaît. Leur butin ayant été dérisoire, la police se doute qu'ils organiseront bientôt un autre coup.

Celui-ci se produit en effet le 17 novembre 1925, un mois peine après l'attaque de la gare de Las Heras.

Quelques minutes avant minuit, Durand, le guichetier de la station de métro Primera Junta, à Caballito, a terminé de recompter l'argent de la recette du jour. Il lui manque la recette du dernier métro pour terminer sa journée. Soudain un inconnu s'approche, en sortant lentement un pistolet, et lui dit avec un accent ibérique : « *Ferme-la !* », tandis qu'un autre fait irruption dans la cabine et s'empare d'une caisse en bois où l'on conserve généralement la recette. Tout se passe très vite. Les inconnus s'en retournent et se dirigent vers la sortie de la rue Centenera. Le guichetier Durand se met alors à hurler de toutes ses forces « *Au secours ! Au voleur !* » Un des assaillants se retourne et tire en l'air pour l'effrayer. Mais les cris et les coups de feu ont été entendus par un policier qui se trouve à l'angle des rues Rivadavia et Centenera. Celui-ci accourt, tout en sortant son arme. Mais deux complices guettaient les deux bouches de métro. Voyant le policier, l'un d'eux dégaine, tire à deux reprises et fait mouche.

L'agent s'effondre net. Les quatre assaillants courent vers un taxi qui les attend à l'angle des rues Rosario et Centenera. Mais le chauffeur ne parvient pas à démarrer et, après quelques longues minutes d'attente, les inconnus descendent du véhicule et se mettent à courir dans la rue Rosario, vers l'est, et disparaissent.

L'attaque n'a servi à rien : même échec qu'à la gare de Las Heras. L'argent de la recette n'avait pas été déposé comme d'habitude dans la caisse en bois, mais dans une autre, en fer, en dessous du guichet. La caisse en bois ne contient même pas une pièce de 10 centavos. La situation devient sérieuse. Pour la police, les malfaiteurs de Caballito sont les mêmes

cèdent. La police croit que l'instigateur de toute l'action est l'Italien Severino Di Giovanni, mais ne cesse de soupçonner cet autre anarchiste à l'aspect si tranquille qu'est Miguel Arcangel Roscigna. Le 24 juillet de cette année-là, il commet la maladresse d'aller dormir chez lui, au 4585 rue César Diaz. C'est là qu'il est arrêté par les enquêteurs de l'Ordre social. Ceux-ci savent bien qu'ils n'ont pas de preuves contre lui, mais veulent « tester ses réactions ». En plus, ils ont reçu des rapports de la police uruguayenne selon lesquels Roscigna et Emilio Uriondo sont les auteurs d'un attentat à la bombe contre l'ambassade des États-Unis en Uruguay, et ont préparé un engin explosif dans un livre – un véritable chef-d'oeuvre en la matière – pour l'envoyer au directeur de la prison d'Ushuaia. Ils gardent Roscigna plusieurs jours à l'Ordre social, mais tout ce qu'ils en tirent n'est que mensonges : il dit, avec son air innocent, qu'il a abandonné les idées anarchistes, que sa participation aux luttes ouvrières est une histoire de jeunesse et qu'à 36 ans, il consacre désormais son temps à étudier l'aviculture, pour installer prochainement un élevage.

Avec des hommes comme lui, qui n'avouent jamais rien, la police a deux solutions : ou les liquider sur-le-champ (loi Bazan) ou les relâcher en les filant pour les prendre en flagrant délit, afin qu'aucun juge ne puisse les libérer faute de preuves.

Les hommes de l'Ordre social qui se consacrent à la chasse de Di Giovanni n'insistent pas avec Roscigna. Grave erreur de leur part, qui leur vaudra bientôt de terribles maux de crâne et fera d'eux la risée de la population à peine deux mois plus tard.

Quand la justice relâche Roscigna, pour insuffisance de preuves, celui-ci croit renaître, mais il sait que c'est pour la dernière fois. L'adjoint au commissaire, Buzzo, le lui a dit clairement : « *Tu as trois possibilités : aller élever des poules à La Quiaca, entrer dans un séminaire pour y étudier le sacerdoce, ou te suicider tout de suite. Ce qui nous faciliterait la tâche, car la prochaine fois qu'on te rencontre dans une rue de Buenos Aires, on te fait la peau, on te met un pistolet dans la main et on t'accuse de résistance aux autorités* ».

Mais Roscigna a d'autres préoccupations : l'aide aux prisonniers anarchistes est dans un état désastreux, car il n'y a plus d'argent. Il a fallu ainsi suspendre, par manque de fonds, l'envoi quotidien de paquets de nourriture à Caseros¹² et à la Penitenciaría, envoi qui ne coûtait pas moins de 100 pesos par mois et par personne. Il a fallu réduire l'aide à 8 ou 10 pesos par semaine, une aide distribuée sans distinction à tous les prisonniers anarchistes, qu'ils soient condamnés ou simples prévenus au Département central. Malgré cette réduction, la saignée est terrible, car il faut aussi aider les familles des prisonniers et les fugitifs. D'autre part, Roscigna ne veut pas se contenter d'aider passivement ceux qui attendent leur procès. Ce qui l'intéresse, c'est de libérer les camarades prisonniers, même s'ils sont retenus dans un endroit imprenable. Mais pour tout cela, comme nous l'avons déjà évoqué, il faut beaucoup d'argent. Et si Roscigna est un optimiste à toute épreuve, c'est aussi un homme pragmatique : « *Aux grands maux les grands remèdes* ».

Pour réaliser ses projets, il a beaucoup appris des quelques mois passés avec Durruti. Il faut certes continuer les collectes de solidarité, et que les ouvriers donnent jusqu'au moindre centavito disponible pour les camarades qui sont derrière les barreaux. Ces collectes stimulent la fraternité et créent une obligation morale révolutionnaire. Mais, d'autre part,

il faut agir et obtenir les fonds par des actions d'expropriation, sans scrupules d'aucune sorte à l'égard de ceux qui profitent de la vie pendant que d'autres souffrent...

12 Caseros : prison à Buenos Aires qui se trouve avenue Caseros.

vail et de son assiduité, malgré sa vie de militant syndicaliste et politique, se soit consacré aux attaques à main armée ? Il avait une vie de famille heureuse – c'était un bon père – et une maison modeste mais avec tout le confort. Alors pourquoi ?

Qui était Roscigna ? Comment était-il ? Un de ses camarades, Gino Gatti, a écrit : « *La vie de Miguel Arcangel Roscigna, si on la considère avec du recul, fut un véritable poème épique, un hymne à la solidarité* ». Emilio Uriondo, un des anarchistes les plus fidèles à son idéologie et forme au côté de Roscigna, a dit de lui qu'il était « *le plus intelligent de tous les anarchistes activistes, le plus désintéressé, un homme qui, dans la vie bourgeoise, aurait pu vivre une existence confortable et paisible, mais qui a préféré tout laisser tomber et jouer sa vie pour son idéal* ». Même Abad de Santillan, ennemi des expropriateurs, a dit de Roscigna que c'était « *un homme intelligent, décidé et généreux. C'est pourquoi nous avons été très affectés de le voir s'impliquer dans des affaires ne pouvant le conduire qu'à sa perte* ».

Tout comme Severino Di Giovanni, qui était un anarchiste plaçant son idéal au-dessus de tout, considérant comme ennemis personnels tous ceux qui n'étaient pas anarchistes (et même ceux qui l'étaient mais ne participaient pas à l'action directe telle qu'il la concevait), Roscigna était un cérébral qui s'engageait dans des luttes sociales pour mieux combattre l'ordre établi. Mais il y a deux choses sur lesquelles Roscigna ne transigeait pas : le comportement vis-à-vis de la police (selon d'anciens officiers de l'Ordre social, Roscigna, Nicola Recchi et Umberto Lanciotti étaient capables de résister à n'importe quelle torture) et les relations avec les communistes.

En mai 1925, Roscigna publia un écrit intitulé *Anarchistes incongrus*, dans lequel il traite durement les anarchistes italiens qui participent au Comité antifasciste aux côtés de socialistes, de libéraux et de communistes : « *À l'heure actuelle, il est inadmissible qu'il reste encore un anarchiste capable de militer sans connaître le Parti communiste et ce qu'il aspire à être. Des milliers de camarades morts, prisonniers et proscrits, voila le bilan sinistre du gouvernement qui exerce en Russie une dictature tout aussi inique que celle du fascisme en Italie* ».

Et plus loin, il fait remarquer : « *Les camarades ignorent-ils la tradition d'opprobre et l'oeuvre néfaste réalisée par ces maudits pasteurs au sein des organisations ouvrières rebelles dans notre pays ? Reconnaîtront-ils au moins l'oeuvre de pompiers sociaux des communistes durant l'épisode inoubliable de l'occupation des usines en Italie ? Ignorent-ils le massacre quotidien qui, comme un Cronstadt recommencé, s'abat silencieusement et inexorablement sur tout ce qui peut représenter une opposition, ou simplement une remise en question des ordres émanant des nouveaux maîtres de la Russie, même quand cette opposition est exprimée par les créateurs du communisme qui veulent rester fidèles à leur idéal ?* »

Il termine en se prononçant contre toute alliance avec ceux qui, « *comme antithèse à notre dessein de liberté, ne propagent que l'autorité* ». Ce point de vue fermement anti-communiste de la gauche combattante de l'anarchisme évoluera plus tard – dans un secteur – sous l'impulsion d'Horacio Badaraco, un homme de *La Antorcha* injustement oublié aujourd'hui.

En juillet 1927, les anarchistes sèment la panique parmi tous ceux qui ont quelque chose de nord-américain, à cause de l'affaire Sacco et Vanzetti. Les attentats terroristes se suc-

que ceux de la gare de Las Heras : même signalement, même accent. Mais cette fois-ci, un policier a été tué : le brigadier-chef Nunez.

La police chilienne vient d'envoyer à la police argentine les photos et le casier judiciaire d'une bande de malfaiteurs d'origine espagnole, mexicaine ou cubaine, qui a volé, le 16 juillet de cette année-là, 46 923 pesos chiliens à la banque du Chili, succursale de Matederos. Après s'être emparé de l'argent, les inconnus ont pris la fuite à toute vitesse dans une voiture, tirant des coups de feu en l'air et causant une grande confusion dans ce lieu peuplé. Un employé de la banque a réussi à s'agripper à la voiture au moment où celle-ci démarrait. Un des assaillants lui cria de descendre, mais comme l'autre ne céda pas, il fut alors abattu d'une balle.

Forte de ces détails, la police chilienne informe ses collègues argentins que la bande est composée de cinq hommes, dont l'un d'eux a embarqué à Valparaiso pour la France, tandis que les quatre autres se sont dirigés vers l'Argentine. À Santiago du Chili, on a découvert la pension où ils vivaient. La patronne a déclaré que « *les cinq hommes étaient bien élevés et qu'ils parlaient continuellement de luttes sociales. Ils se disaient eux-mêmes révolutionnaires espagnols et parcouraient les pays d'Amérique à la recherche de fonds destinés à financer le renversement de la monarchie en Espagne* ».

Ceux qui se rendirent en Argentine avaient des papiers au nom de Ramon Carcano Caballero (Mexicain), de José Manuel Labrada Ponton (Cubain), de Manuel Serrano Garcia (Espagnol de Valence) et de Teodoro Pichardo Ramos (Mexicain également).

La police argentine confronte photos et témoignages sur les assaillants de la gare de Las Heras et de Primera Junta : cela ne fait plus aucun doute, il s'agit bel et bien d'eux. Commence alors une enquête interminable. Les pensions, les hôtels et les chambres d'hôte sont perquisitionnées. Sans résultats. Le département de l'Ordre social intervient également en arrêtant des anarchistes activistes pour obtenir quelques indices, mais sans rien en tirer.

Les photos des quatre étrangers sont placardées dans toutes les voitures de métro et dans les tramways. Après l'attaque de Primera Junta, *La Prensa* les décrit de la manière suivante : « *Tous ceux qui ont vu hier matin les malfaiteurs s'accordent pour dire qu'il s'agit d'individus d'apparence convenable. Ils sont habillés correctement, et rien en apparence ne peut les rendre suspects. Ils ont même un aspect sympathique* ».

La police émet deux hypothèses : soit ils sont partis en Uruguay ou au Brésil immédiatement après l'attaque, soit, n'ayant obtenu de butin dans aucune des deux attaques à main armée, ils se terrent en attendant de se lancer dans une autre opération. La seconde hypothèse allait se révéler la bonne.

« *Au moment où les habitants de la paisible ville de San Martin s'apprétaient à sortir déjeuner, ou bien s'étaient réfugiés chez eux, à l'abri des rigueurs du soleil et de la chaleur, une bande de hors-la-loi armés de carabines vint se poster à l'entrée de l'agence de la banque de la Province, située face à la place principale* ». C'est ainsi que *La Prensa* du 19 janvier 1926 commence la description du célèbre braquage de la banque de San Martin, qui fit l'objet de tant de commentaires à l'époque.

Sept inconnus (quatre d'entre eux sont masqués) descendent d'une automobile modèle Phaeton à l'angle des rues Buenos Aires et Belgrano, à 200 mètres du commissariat. Quatre d'entre eux pénètrent dans la banque tandis que les trois autres, munis de leurs cara-

bines, se postent à l'entrée principale. C'est une attaque d'un genre inhabituel, dans le meilleur style gangster. Dès qu'un piéton s'approche, il est mis en joue par les trois hommes rester dehors. Au début, les passants croient qu'il s'agit d'un canular, mais se rendent vite à l'évidence et détalent alors comme des lapins. À l'intérieur les quatre inconnus s'activent. Ils passent derrière les comptoirs, vident les caisses et ramassent tout l'argent qu'ils trouvent. Sans même se donner la peine d'aller jusqu'au coffre-fort, ils rafflent 64 085 pesos. Les employés de la banque ont obéi dès qu'ils ont vu entrer les mal-fauteurs et entendu une voix rauque à l'accent espagnol leur crier : « *Celui qui bouge, on le descend !* »

Mais deux employés cachés derrière le comptoir essayent de se faufiler à quatre pattes par la porte de derrière. C'est alors qu'un des hommes masqués les aperçoit et sans aucune hésitation leur tire dessus, tuant l'employé Rafael Ruiz et blessant son collègue.

Puis ils s'enfuient en voiture avec l'argent. Poursuivis, ils couvrent leur retraite en tirant des coups de feu, ne lésinant pas sur la poudre.

La police se trouve alors face à un fait nouveau. Cette fois, le nombre d'assaillants la laisse perplexe : sept plus un chauffeur. S'il s'agit de la bande venue du Chili, elle a trouvé de nouveaux collaborateurs. C'est en plein milieu de l'enquête que du Département central de la police parvient la grande nouvelle. Dans un état de tension extrême, on convoque les journalistes à une conférence de presse. Les autorités policières de Barcelone ont envoyé une information au sujet des quatre assaillants de la gare de tramways Las Heras, de Primera Junta et de la banque du Chili. Ce ne sont ni des Mexicains ni des Cubains, raconte la police de Barcelone, mais des Espagnols, et les quatre noms qui ont été donnés sont faux. Leur véritable identité est la suivante : Ramon Carcano Caballero est en réalité Buenaventura Durruti, né dans la ville de Léon le 14 juillet 1886, chauffeur de profession. Teodoro Pichardo Ramos est Francisco Ascaso, originaire d'Almudevar, province de Huesca, né le 2 avril 1901. Manuel Labrada Ponton se nomme en fait Alejandro Ascaso, originaire d'Almudevar – comme son frère déjà cité – né le 17 octobre 1889. Manuel Serrano Garcia a pour vrai nom Gregorio Jover Cortés, il est né à Valence en 1892.

La police de Barcelone ajoute qu'il s'agit « *d'une bande dangereuse d'anarchistes qui a pendant longtemps opéré à Barcelone où elle a commis un grand nombre d'attaques à main armée, de vols et d'assassinats* ». De surcroît, Ascaso est présumé être l'auteur du meurtre du cardinal Soldevila, de Saragosse.

Plus tard, avec l'aide des polices mexicaine et cubaine, on reconstituera la trajectoire de ce groupe anarchiste espagnol qui commence avec l'attaque de la banque de Gijon en Espagne, destinée à financer la lutte contre la dictature de Primo de Rivera. De Gijon, ils gagnent le Mexique et font un passage en Caroline, où ils réussissent un hold-up, malgré la mort de l'un d'eux. De là, ils vont à Cuba où ils attaquent encore une banque avec succès. Ils embarquent à La Havane sur le vapeur Oriana qui les emmène jusqu'à Valparaiso au Chili, où ils arrivent le 9 juin 1925. Ils y exercent plusieurs métiers, jusqu'à ce qu'ils attaquent le 11 juillet la banque du Chili à Santiago. Ils travaillent à nouveau comme ouvriers jusqu'au début du mois d'août où ils prennent le train pour Buenos Aires.

Tout est clair. Il n'y a plus qu'à les attraper. L'affaire devient une question de prestige international. La certitude d'avoir à faire à des anarchistes oriente les recherches vers le secteur idéologique connu pour défendre la violence et l'expropriation. D'autre part, tous

vouloir venger la mort d'un confrère. Mais, par ailleurs, il est vrai que l'arrestation en France n'est pas due à un délit de droit commun, mais politique, puisqu'elle est liée à la préparation d'un complot contre le faible Alphonse XIII.

Et tout s'arrange de manière hautement diplomatique : la France donne un délai d'un mois à l'Argentine pour procéder à l'embarquement des accusés. L'Argentine tarde à répondre et demande que les prisonniers soient convoyés par un escorteur de la marine nationale française, car elle ne pourra disposer d'un navire durant cette période. Le gouvernement français refuse et les jours s'écoulent. C'est alors que le gouvernement argentin manifeste son mécontentement à l'égard du gouvernement français : si les prisonniers ne viennent pas, la faute en incombe à la France. Et vice-versa : si les prisonniers ne partent pas, c'est à cause de la négligence du gouvernement argentin. Les jours passent et le délai expire. Au fond, tous sont contents de se débarrasser du problème. Ascaso, Durruti et Jover sont relâchés à Paris, mais immédiatement expulsés en Belgique.

Pour les anarchistes, c'est bien entendu une victoire qui donne lieu à une grande fête. Ils ne sont alors pas avares de mots, ni de railleries. *La Antorcha* écrira dans un article intitulé « *La délivrance* » que « *la partie engagée entre les peuples français et argentin, d'un côté, et leurs gouvernements et polices respectifs, de l'autre, s'est conclue par l'abandon forcé de ces derniers, donnant raison à la cause de la liberté et de la justice. Les gouvernements dissimulent leur défaite en ayant recours aux prétextes habituels nécessaires à la sauvegarde de la raison d'État. Le gouvernement français, sous prétexte d'attendre le vote d'une loi sur ce sujet, a cédé à l'opinion publique en annulant plusieurs fois l'extradition. Et le gouvernement argentin, craignant à son tour d'affronter la pression populaire nationale et internationale, qui se serait manifestée avec vigueur, n'a pas insisté. C'est ainsi qu'Ascaso, Durruti et Jover ont pu être remis en liberté, et que les deux gouvernements et les deux polices feignent de n'avoir souffert d'aucune défaite. Comme aux échecs, quand on abandonne la partie alors que le mat est inévitable. Nous avons délivré trois de nos camarades sur lesquels pesaient de terribles menaces. Une émotion pleine et joyeuse nous submerge en voyant l'action triompher et mettre en déroute les réactionnaires. C'est une double joie dans laquelle nous puisons notre courage pour poursuivre la lutte aujourd'hui et celle de demain pour libérer tous les nôtres : Sacco et Vanzetti, Radowitzky, etc. Pendant ce temps, les policiers, tourmentés par leur défaite et furieux, se préparent à nous faire payer durement notre victoire et leur échec dès notre premier signe de faiblesse. Efforçons-nous de faire mordre la poussière à leurs dents acérées de chiens écumant de rage, en leur infligeant des défaites qui seront autant de victoires pour nous, pour le peuple* ».

Durruti et ses camarades continueront leur lutte ailleurs, mais ne reviendront plus en Argentine (bien qu'en 1933 la police les fasse réapparaître, délibérément ou par méprise, dans le braquage de la banque de Londres à Flores). Mais, bien qu'ils ne soient jamais revenus, leur influence sur l'anarchisme expropriateur fut décisive.

Lors du braquage de la banque de San Martin, deux anarchistes argentins étaient aux côtés de Durruti : Miguel Arcangel Roscigna et Andres Vazquez Paredes. Tous deux allaient être les protagonistes de la plus célèbre attaque des années 20, celle de l'hôpital Rawson. Comment se fait-il que Miguel Arcangel Roscigna, ouvrier métallurgiste hautement qualifié – il était ferronnier d'art –, apprécié par son patron en raison de son ardeur au tra-

mobilisaient pour défendre Durruti, Ascaso et Jover, l'anarchisme argentin était divisé. Les modérés de *La Protesta*, dirigés par Lopez Arango et Abad de Santillan, écriront dans un éditorial fin 1926 : « *La protestation contre l'extradition d'Ascaso, de Durruti et de Jover n'entre pas sous l'égide de l'éthique anarchiste* ». Ces propos marquaient le début de la guerre à mort que le doyen de la presse anarchiste argentine déclarait à ceux qui, à l'intérieur du mouvement, défendaient l'attaque à main armée, le vol ou la fabrication de fausse monnaie pour faire la révolution.

En avril 1927, le gouvernement français surmonte les menaces et les protestations populaires et décide de confirmer l'extradition des trois Espagnols. La cour d'appel de Paris en fait autant. La police argentine jubile.

Tout est perdu. *La Antorcha* déplore la nouvelle en déclarant : « *Allez en enfer, messieurs les politiciens de cette France prostituée qui trafiquez avec des vies humaines !* » Elle s'en prend à la France, mais aussi à l'Argentine qu'elle qualifiera de « *pays barbare, sans loi, sans garanties individuelles et collectives et exposé à tous les abus, à toutes les violences. Voilà l'Argentine* ». Et plus tard : « *L'Argentine est un pays immensément stupide, dépourvu de conscience morale et du moindre sens de la justice. Dans ce pays, seule une peur infâme gouverne et une autre plus infâme encore obéit. Les seules valeurs sont la lâcheté, le mensonge et la crapulerie* ».

L'ambassadeur argentin à Paris, Alvarez de Toledo, informe le gouvernement français qu'il prendra en charge les prisonniers le plus rapidement possible, et qu'un navire de guerre argentin accostera pour les embarquer au Havre. Inutile de dire que la presse anarchiste française et argentine s'en prend à Alvarez de Toledo. *La Antorcha* déballe « *les tricheries commises vis-à-vis de l'administration publique* » et accuse Alvear d'avoir obtenu de la France les extraditions contre un ajournement des dettes de guerre dues par la France à la suite d'achats alimentaires.

Le Comité de défense des prisonniers sociaux se prépare à défendre les trois Espagnols dès qu'ils fouleront le territoire argentin. Cet organisme avertit l'opinion publique que le Secours rouge international revendique aussi la défense de Durruti et de ses camarades, ce que personne ne lui a demandé de faire, puisque les prisonniers sont anarchistes et n'ont rien à voir avec les communistes. Le Comité fait d'ailleurs remarquer aux membres du Secours rouge qu'ils feraient mieux de défendre les anarchistes prisonniers en Russie.

L'agitation provoquée par l'affaire Ascaso, Durruti et Jover se fait de plus en plus intense à Buenos Aires, et s'ajoute à la campagne pour Sacco et Vanzetti. Alvear a conscience que, une fois débarqués, les trois Espagnols vont être un nouveau facteur de perturbation dans un monde ouvrier déjà très agité en cette année 1927.

Faut-il les faire venir ? Dans quel but ? Uniquement dans celui de satisfaire la police ? Alvear est plus malin que ces Nord-Américains qui se sont mis dans le pétrin avec l'affaire Sacco et Vanzetti, et ont attiré sur eux toutes les colères du monde. Est-ce que cela vaut la peine d'amener les trois Espagnols pour qu'ils soient jugés ici ? Non, bien sûr que non. Il y a déjà assez de problèmes avec Radowitzky à Ushuaia pour créer d'autres troubles, et donner aux anarchistes une nouvelle occasion de poser des bombes, d'organiser encore plus de manifestations et de déclencher de nouvelles grèves. Alvear sait que les anarchistes mentent quand ils soutiennent que Durruti et compagnie sont trois petits anges et qu'ils n'ont rien fait en Argentine. Il considère aussi que la police a raison de

les passages par lesquels Durruti pourrait quitter le pays sont étroitement surveillés. Mais c'est la police française et non la police argentine qui aura la satisfaction de les arrêter.

Cinq mois après l'attaque de la banque de San Martin, un câble de Paris apprend que la police française a déjoué un attentat anarchiste contre Alphonse XIII, roi d'Espagne, lors de sa visite en France. Deux anarchistes espagnols, Francisco Ascaso et un autre qui dit s'appeler Durruti, ont été interpellés dans un modeste hôtel de Clichy avec des plans et des armes prouvant leur intention de commettre un attentat de grande ampleur contre le monarque espagnol.

Cette information met en effervescence la police argentine qui espère venger le brigadier-chef Nunez, abattu au cours de l'attaque de Primera Junta. Elle s'adresse alors à ses collègues français pour savoir plus précisément comment Francisco Ascaso et Durruti sont arrivés en France, avec quels passeports, et leur demande d'essayer d'arrêter également Jover Cortés et le frère d'Ascaso.

La police parisienne leur répond que Francisco Ascaso est arrivé à Cherbourg le 30 avril 1926 par bateau, tout comme Buenaventura Durruti. Quelques jours plus tard, les Français parviennent à arrêter aussi Jover Cortés. Les trois hommes sont munis de passeports uruguayens : le premier au nom de José Coteló, le deuxième au nom de Salvador Arevalo et le troisième au nom de Luis Victorio Repetto. Les trois passeports ont été délivrés au consulat d'Uruguay à Buenos Aires. Pour la police argentine c'est du tout cuit : José Coteló est un anarchiste uruguayen qui vit à Buenos Aires. Ils l'arrêtent peu de temps après. Coteló reconnaît que, le 1^{er} avril, il a obtenu un passeport uruguayen à son nom, mais dit l'avoir perdu quelques heures après, celui-ci étant selon lui probablement tombé de sa poche. Des propos aussi naïfs ne peuvent qu'exaspérer les enquêteurs qui menacent de lui faire payer les pots cassés par Durruti et compagnie. Mais Coteló n'en démordra pas. Les deux autres patronymes, Arevalo et Repetto, correspondent également aux identités de deux activistes anarchistes uruguayens qui opèrent à Buenos Aires. Le premier est ouvrier boulanger. Mais ni Arevalo ni Repetto ne peuvent être retrouvés. Après des centaines d'interrogatoires infructueux et plusieurs semaines de cachot, Coteló est remis en liberté par le juge.

Cependant, la police argentine ne capitule pas, comptant bien obtenir l'extradition de Durruti, Ascaso et Jover. Des policiers de haut rang sont allés trouver le président Alvear lui-même pour lui demander de faire jouer l'influence importante qu'il a, à Paris – où il a été ambassadeur pendant de longues années – afin que les anarchistes leur soient rapidement livrés. Pour accélérer les démarches, on envoie à Paris les trois plus fins limiers de Buenos Aires : Fernandez Bazan, Romero et Carrasco. La chancellerie demande officiellement l'extradition au gouvernement français. Après de longues procédures et hésitations, les Français acceptent et informent l'ambassadeur argentin à Paris, Alvarez de Toledo, que Durruti, Ascaso et Jover sont à leur disposition. Un navire de guerre de la marine argentine, le Bahia Blanca, est alors armé pour les ramener à Buenos Aires.

Les anarchistes – par l'intermédiaire de *La Antorcha* – dénonceront dans cette décision une manoeuvre des gouvernements argentin, français et espagnol. Ils écrivent : « *Dans l'infâme complot où se joue le sort de trois hommes, nos camarades Ascaso, Durruti et Jover, comme dans toute partie de jeu truquée, il y a, en plus de ceux qui sont visibles –*

la France et l'Argentine – un troisième joueur qui apparemment ne joue pas mais en réalité contrôle les autres. Il s'agit de l'Espagne. Sauvante les apparences, la France a refusé l'extradition vers l'Espagne, car il n'existe pas de convention d'extradition entre ces pays. Mais les gouvernements se montrent toujours très solidaires quand il s'agit de poursuivre des subversifs. La France lui donne ainsi indirectement satisfaction en la concédant à l'Argentine. De cette façon, la France atteint un double objectif : en échange de l'extradition, son gouvernement obtient de l'Argentine un ajournement de la dette de guerre due à des achats de blé et, en même temps, rend service au gouvernement espagnol qui espère obtenir de l'Argentine – si elle ne se charge pas de les condamner – l'extradition des trois Espagnols, car il existe entre eux un traité d'extradition ». Le journal conclut sur ces mots : « *Tutti contenti* ».

Quand les trois jeunes anarchistes apprennent qu'ils vont être livrés à la police argentine, ils ne s'émeuvent pas mais, conscients qu'ils doivent se mobiliser immédiatement sans perdre une minute, ils ont recours à tous les moyens : la grève de la faim, les mouvements de protestation, les appels à la solidarité et les pétitions venant de mouvements anarchistes du monde entier. Une campagne formidable est lancée en faveur d'Ascaso, Durruti et Jover. Elle connaît un tel succès qu'elle éclipse provisoirement celle organisée en faveur de Sacco et Vanzetti à la même époque.

« *Ascaso, Durruti et Jover, les nouveaux Sacco et Vanzetti* », écrivent les journaux anarchistes du monde entier. En Argentine, la répercussion est immédiate : on organise des meetings, on publie une brochure (20.000 exemplaires épuisés en une semaine et 30.000 autres imprimés aussitôt) dans laquelle il est dit que Ascaso, Durruti et Jover n'ont jamais été en Argentine, et que les prétendus braquages ne sont que mensonges et inventions pour couvrir les échecs de la police argentine.

En France, toutes les rotatives, exceptées celles de la droite, tournent pour la liberté des trois anarchistes et dénoncent l'iniquité de l'extradition. Les intellectuels français (libéraux, socialistes, communistes et anarchistes de tout poil) signent des pétitions pour « *les trois valeureux qui ne veulent que la liberté de leur patrie* ». En France, à l'Assemblée nationale, l'affaire a un écho immédiat, et des députés socialistes présentent un projet de réforme de la loi sur l'extradition.

Le gouvernement français hésite. Il a trop de problèmes internes pour s'en créer un autre. Il cherche alors une « impasse »⁹ et infléchit sa position en assortissant les mesures d'extradition de l'exécution de certaines procédures légales. Le premier round est gagné. Mais la police argentine presse le président Alvear. Cette fois, elle ne veut pas perdre la bataille. Elle a interdit toute manifestation à Buenos Aires en faveur des trois anarchistes. *La Antorcha*, le Comité de défense des prisonniers sociaux et les corporations autonomes¹⁰ de boulangers, plâtriers, peintres, chauffeurs, charpentiers, ouvriers de l'industrie de la chaussure, laveurs de voitures et polisseurs de bronze, le Comité de liaison entre les groupes italiens (animé par Severino Di Giovanni et Aldo Aguzzi) et le groupe bulgare ne baissent pas les bras devant les menaces de la police et organisent des meetings éclair. Dans ce domaine, les anarchistes sont des personnages un peu à part. Ils ont des méthodes vraiment insolites : par exemple, ils programment et annoncent une manifestation sur la place Once. Bien entendu, la police montée cerne la place et disperse un tout petit groupe de manifestants. C'est alors qu'un anarchiste sort de la bouche du métro côté place Once

et s'appuie contre les grilles, tandis que deux autres l'y enchaînent rapidement. L'anarchiste ne peut donc plus être embarqué. Il se met à haranguer la foule avec une voix puissante, comme on le fait dans les assemblées où il n'y a pas de sonorisation : « *Par ici ! Les anarchistes sont là, pour crier la vérité sur les camarades Durruti, Jover et Ascaso* ».

Les policiers accourent et découvrent le spectacle hallucinant d'un homme crucifié avec des chaînes, débitant ses mots comme des tirs de mitraillette. Pendant qu'ils se consultent et donnent des ordres, l'anarchiste continue à hurler face aux badauds stupéfaits et, bouche bée.

La première réaction de la police est d'abord de le faire taire en lui assenant des coups. Mais comme l'anarcho continue sa harangue, cela devient un spectacle pas très convenable. Le fait de frapper un homme attaché et sans défense en révolterait plus d'un. La deuxième réaction consiste à le bâillonner, ce qui est très difficile, car l'anarchiste se débat et des bribes de phrases lui échappent, provoquant un spectacle encore plus grotesque qui attire d'autres curieux. Pour finir, la police doit se résigner à attendre patiemment la venue d'un forgeron du Département central, qui met bien une heure pour casser les chaînes. Pendant ce temps, bien entendu, notre orateur fait trois ou quatre discours, parlant de tout : Ascaso, Durruti et Jover, Sacco et Vanzetti, Radowitzky, les prisonniers de Viedma. Il s'en prend à Alvear (que les anarchistes appelaient « la racoleuse » ou « les cent kilos de beurre »), aux policiers (« ces ânes ruant, ces brutes »), à Carlés (« l'honorable salopard »), aux membres de la Ligue patriotique (« ces fils à papa, ces crapules inverties »), Leopoldo Lugones (« cet oiseau au bec crochu et au plumage sombre »), au communisme (« ce crétinisme autoritaire »), aux militaires (« ces gorilles stupides »), etc. Comme on le voit, personne n'est épargné.

La défense de Durruti et de ses camarades était – qu'on le veuille ou non – la défense de l'anarchisme expropriateur, de ce droit que s'accordaient les libertaires « d'exproprier » pour faire la révolution. Les anarchistes du courant *antorchista* savaient très bien que Durruti était allé en Argentine pour y mener trois attaques à main armée. C'est pourquoi la défense morale qu'ils utilisaient dans ce cas était un peu ambiguë : ils avaient toujours soutenu que les trois hommes étaient innocents, qu'ils étaient incapables de commettre des actes délictueux. Autrement dit, ils ne les défendaient pas en tant que révolutionnaires, ils ne cherchaient pas à justifier leur action mais répétaient simplement : ils sont innocents, ils sont de nouvelles victimes de la justice bourgeoise.

Il est intéressant de noter que *La Antorcha*, tout en étant favorable à l'action violente, dé-

féndait ceux qui la pratiquaient en les faisant passer pour de doux agneaux. Elle maintint ce langage durant toutes ces années de violence, jusqu'à sa disparition en 1932. En Argentine, il y eut une seule publication à prendre parti ouvertement pour l'expropriation et l'action fondée sur la violence : c'est le journal italien *Culmine*, publié par Severino Di Giovanni¹¹. On peut remarquer aussi que, tandis qu'en France toute l'intelligentsia libérale et les organisations politiques de tendance libérale se

9 En français dans le texte

10 Corporations autonomes : le mot « corporation » traduit l'espagnol *gremios* mais à l'époque il était utilisé pour désigner aussi bien la « corporation d'un métier » que le local ou le syndicat (selon la terminologie de la FORA, la société de résistance). Dans la phrase, il serait plus approprié de dire : syndicats autonomes.

11 Voir note sur Severino Di Giovanni en fin de volume